IMAGES



EN ROUTE POUR QUEBEC

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

30 millièmes

No. 730 — LE CAIRE (EGYPTE)
5 SEPTEMBRE 1943

PREMIERE ANNEE DE VICTOIRE

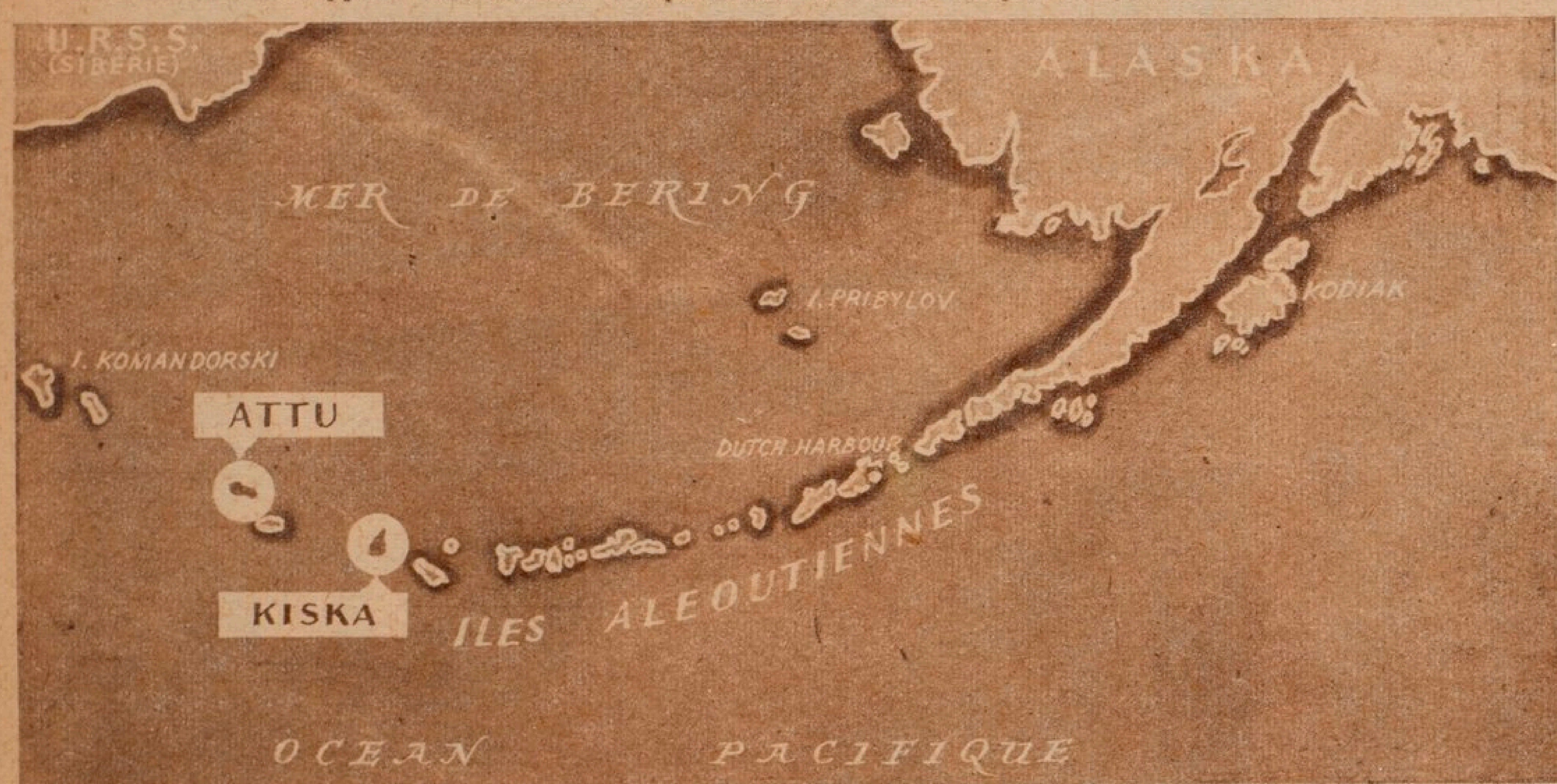
Les territoires libérés au cours de la 4ème. année de guerre

Après trois années de guerre défensive pendant lesquelles les Alliés purent préparer leur énergie potentielle à la phase offensive, l'année 1943 a ouvert la série des victoires militaires positives. On peut faire remonter cette phase exactement au mois de septembre 1942, à l'époque où en Libye, le général Montgomery repoussait sur le front de Himeimat une offensive de Rommel. Deux mois plus tard, les forces de la Huitième Armée démarraient irrésistiblement. On sait où elles se trouvent aujourd'hui. En Russie, pour la première fois, l'été a vu les troupes soviétiques prendre l'initiative et infliger de graves défaites à la Wehrmacht.

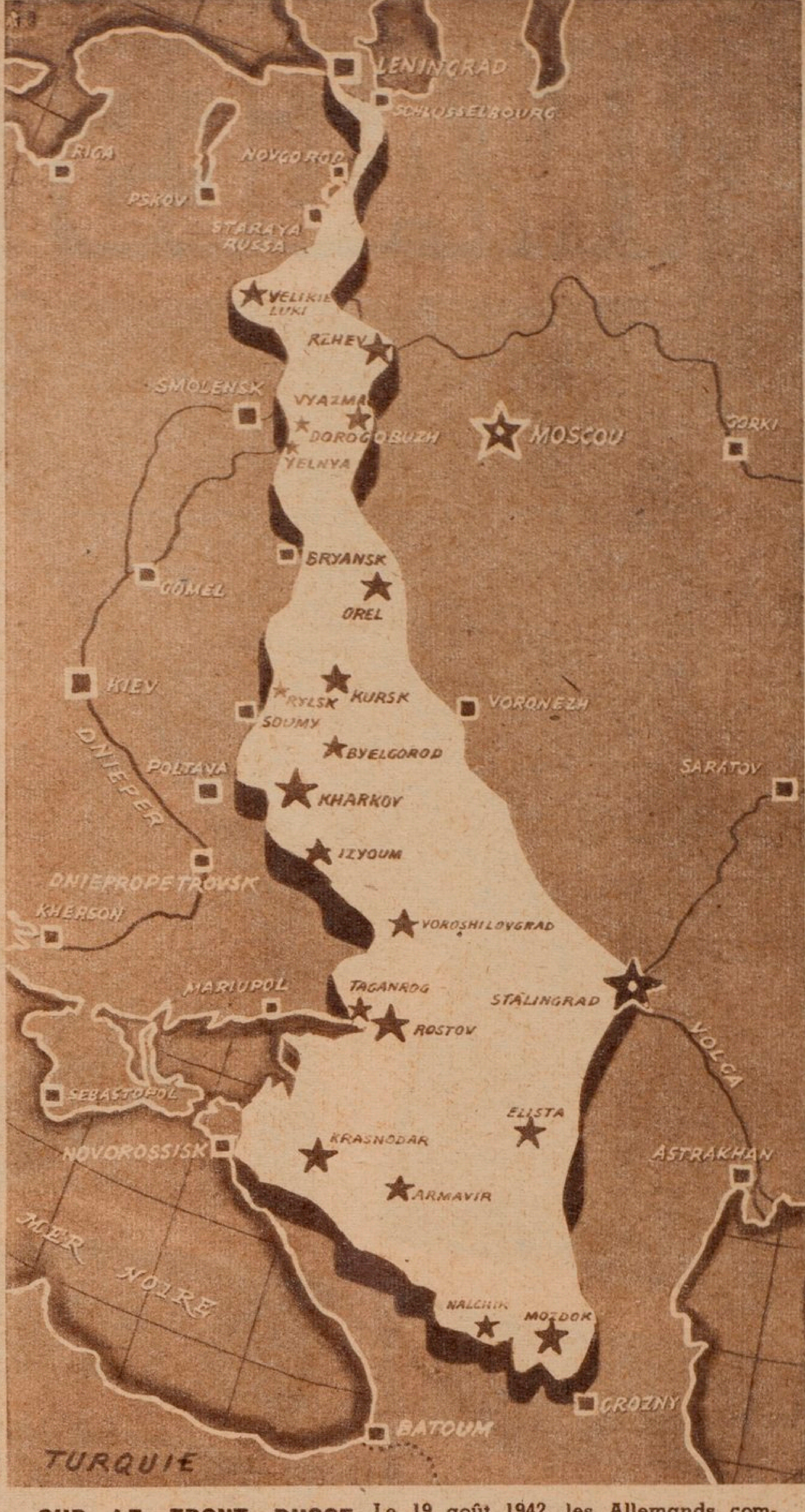
Enfin dans les airs et sur mer, l'Axe a également perdu l'initiative et il ne peut plus se raccrocher qu'à un seul espoir, tenir dans ses réduits suprêmes. Mais l'invasion de la Sicile a dû fortement ébranler sa confiance.



DANS LE PACIFIQUE SUD-OUEST En Extrême-Orient, après le premier débarquement à Guadalcanal en juillet 1942, les Américains par des bonds successifs, occupèrent plusieurs îles importantes de l'Archipel des Salomon. En Nouvelle-Guinée, ils refoulèrent les Japonais qui menaçaient Port-Moresby, nettoyèrent complètement la Papouasie et menacent actuellement Salamaua dont la chute serait imminente. Au cours de la fameuse bataille de la mer de Bismarck, ils infligèrent une grave défaite à la flotte nippone, anéantissant complètement un convoi comprenant plus d'une vingtaine de navires.



DANS LE PACIFIQUE NORD Dans les Aléoutiennes, les Américains débarquèrent à Attu d'abord, dont la garnison fut annihilée, puis la position des Japonais à Kiska étant devenue intenable, cette île fut évacuée par « un temps brumeux », ce qui compléta le nettoyage de toute la chaîne des Aléoutiennes, qui peut être utilisée comme un tremplin pour une attaque d'envergure contre le Japon.



SUR LE FRONT RUSSE Le 19 août 1942, les Allemands commençaient le siège de Stalingrad. Après une résistance épique de six mois, en février 1943, les troupes soviétiques libéraient la ville d'acier. Au début de l'hiver, elles avaient lancé une grande offensive sur tout le front qui devait aboutir en même temps qu'au dégagement de Léningrad, à la prise de Velikie Luki et Rzhev, à la reprise de tout le Caucase à l'exception de la presqu'île de Taman dans le Kouban. Cet été, après avoir réoccupé Kharkov une seconde fois, ils continuent de progresser, obligeant les Allemands à un repli qui pourrait s'arrêter théoriquement à la ligne du Dnieper. La chute de Taganrog met en danger tout le front méridional allemand en Russie. Aux dernières nouvelles, les Russes se rapprochaient à grands pas de Smolensk, position-clé du front central.



EN MÉDITERRANÉE Cette carte représente les territoires libérés par les forces alliées en Afrique depuis le 23 octobre 1942. Le 8 novembre, des forces anglo-américaines débarquaient en Afrique du Nord. Le 23 janvier, les forces du général Montgomery entraient à Tripoli et quelques semaines après, elles traversaient la frontière tunisienne. Le 7 mai, Tunis et Bizerte tombaient. La campagne d'Afrique était terminée le 13. Le tour de Pantellaria et des petites îles qui l'entouraient ne devait pas tarder, puis le 10 juillet, les Alliés débarquaient en Sicile. Trente-huit jours plus tard, le dernier combattant allemand évacuait la grande île italienne par le détroit de Messine. Quelle sera la nouvelle étape ?

L'ECRAN DE LA SEMAINE

LA GUERRE A 4 ANS

Le 3 septembre 1939 éclatait la deuxième conflagration internationale du siècle, celle qu'on appelle Outre-Atlantique la Guerre Mondiale No. 2. Cette semaine en a marqué le 4ème anniversaire. Mais à la différence des années précédentes, la date du 3 septembre a été évoquée pour la première fois avec un immense sentiment d'espoir. C'est que la victoire point à l'horizon et, comme en a témoigné la Conférence de Québec et les commentaires qu'elle a suscités, les soucis de la stratégie militaire commencent à céder le pas aux préoccupations de la paix. Partout prévaut l'optimismc, un optimisme fondé sur la raison.

Si l'on passe en revue les diverses phases de la guerre à ce jour, l'on constate que la course qui s'est livrée entre le potentiel allié et les coups successifs des offensives-éclair nazies a été gagnée sur tous les terrains. Sans forcer le moins du monde la vérité, les Allemands ont manifestement perdu l'initiative sur terre, sur mer et dans les airs. Dans cette bataille du temps, l'on ne dira jamais assez ce que les Nations Unies doivent à la Russie Soviétique qui, pendant les heures les plus sombres de la guerre, leur permit de parfaire leur préparation pour distancer finalement la machine de guerre ennemie. Mais ce qui est vrai de la Russie l'est aussi de l'Angleterre. Sans la résistance de l'Empire britannique en 1940, tout seul, contre une Allemagne en plein élan, la victoire n'aurait pas été possible aujourd'hui. Enfin, l'entrée en guerre des Etats-Unis en décembre 1941 avait scellé le sort de l'Axe. Deux ans ne se sont pas passés que la supériorité matérielle des Alliés est déjà devenue écrasante.

Cette solidarité dans la guerre qui a toujours apparu comme une des conditions essentielles de la victoire, doit s'accompagner pour porter ses fruits d'une solidarité non moins entière dans la paix. Le seul moyen de fonder une paix durable à quoi aspire le monde, c'est de jeter dès à présent les fondements et les principes de l'organisation nouvelle afin de dissiper et de prévenir toute équivoque future et de travailler au jour prochain de la conclusion de la paix d'une manière constructive.

Les hommes d'Etat anglo-saxons ont convenu de la nécessité de contacts plus fréquents entre la Russie, l'Angleterre et les Etats-Unis. Dans la guerre comme dans la paix, l'interdépendance des nations, grandes ou petites, s'est imposée graduellement à tous les esprits. L'isolationnisme américain, le splendide isolement de l'Empire britannique, l'existence en vase clos de la Russie Soviétique ne sont plus aujourd'hui que des souvenirs d'un passé irrévocablement mort.

La paix à venir devra consacrer le triomphe des valeurs spirituelles dont S.S. le Pape vient une fois de plus cette semaine de rappeler la primauté. La Civilisation ne survivra pas à une troisième guerre mondiale.



UNE INTUITION NAZIE

HIMMLER. — Nous venons d'avoir une idée géniale !...
GOERING. — ...L'Allemagne déclare la guerre à la Roumanie et à la Bulgarie...
GOEBBELS. — ...Et ainsi notre retraite en Russie se transforme en une avance dans les Balkans !

(Rand Daily Mail)

La Pologne

POURSUIT LA LUTTE...

Il y a quatre ans, le 1er septembre 1939, l'Allemagne attaquait la Pologne. L'histoire n'oubliera pas l'héroïque résistance, opposée pendant quatre semaines par les troupes polonaises à un ennemi plus puissant. D'ailleurs la cessation des hostilités en territoire polonais proprement dit ne devait pas signifier que la lutte était finie. Une partie assez importante des forces polonaises avait pu franchir les frontières et se reconstituer petit à petit.

● A l'heure actuelle, la Pologne possède deux armées, parfaitement organisées, pourvues du matériel le plus moderne et prêts au grand assaut de la Forteresse européenne. Ce sont, d'une part, l'Armée polonaise du Moyen-Orient, soumise au commandement du Général Anders, s'élevant à plus de 80.000 hommes, d'autre part, les grandes unités stationnées en Angleterre et dont les parachutistes et les commandos s'entraînent activement pour prendre part aux côtés de leurs camarades britanniques à la prochaine action contre l'Europe occidentale. Après la mort tragique du Général Sikorski, le commandement suprême des forces armées polonaises a passé au Général Sosnkowski, un des chefs militaires les plus expérimentés du pays.

● L'aviation et la marine polonaises ont, elles aussi, un palmarès déjà glorieux. L'aviation a pu sauver du désastre de septembre 1939 la plupart de ses effectifs qui commencèrent aussitôt leur réorganisation en France, pour l'achever ensuite en Angleterre. Elle est aujourd'hui beaucoup plus forte qu'elle ne l'était en 1939, quand elle comptait 350 appareils de première ligne. Combattant sans répit depuis l'été 1940, elle a détruit en trois ans plus de 550 avions ennemis et endommagé environ 300 autres. Dans la seule bataille d'Angleterre, les aviateurs polonais abattirent 202 avions ennemis officiellement reconnus. Plus de 120 d'entre eux reçurent de hautes décorations polonaises et britanniques.

● Une grande partie de la Marine polonaise a pu, également, prendre le large en septembre 1939. Elle a tout de suite rejoint les unités de guerre britanniques. Dès ce jour, elle prit part à 430 escortes, 250 patrouilles, 30 combats contre des unités de surface ennemies, 108 combats contre les sous-marins etc... 10 D.S.O., 11 D.S.C., 15 D.S.M. furent les décorations militaires que les Britanniques tinrent à lui décerner.

● Au cours de ces combats, ses pertes furent sensibles : 3 destroyers, 2 sous-marins et quelques navires auxiliaires furent coulés. Mais elle est, à l'heure actuelle, beaucoup plus forte qu'en 1939. Elle possède aujourd'hui 1 croiseur, 7 destroyers, 3 sous-marins et plusieurs autres unités auxiliaires.

● Quant à la marine marchande, elle continue à être présente sur toutes les mers, transportant sans relâche troupes et matériel. Elle a perdu, il est vrai, plusieurs unités dont les deux splendides paquebots « Pilsudski » (15.000 tonnes) et « Chrobry » (12.000 tonnes), coulés par l'ennemi. Mais entretemps, de nouvelles grandes unités comme le « Paderewski » ont rempli ses vides.

Espace nécessaire pour le transport des aliments déshydratés — Espace nécessaire pour le transport des aliments frais

BŒUF 10.5%
ŒUFS 13.6%
LAIT 15.2%
VÉGÉTAUX 28.8%

L'ESPACE MARITIME

Les Etats-Unis ravitaillent le monde en vivres. Si ceux-ci devaient être conservés et transportés tels quels, ils nécessiteraient un espace maritime considérable. Ce tableau représente l'économie de navires réalisée grâce à la déshydratation des produits alimentaires.

Assassinats

EN BULGARIE

Les circonstances qui ont entouré la mort du roi Boris sont demeurées mystérieuses. Quoi qu'il en soit, les attentats politiques se sont succédé en Bulgarie avec rapidité depuis l'assassinat du ministre de la Guerre bulgare, le général Lukoff, en mars dernier. Lukoff — un pro-nazi notoire — avait été abattu au seuil de sa maison, durant la nuit, par un inconnu. Sur la demande des autorités allemandes d'occupation, le gouvernement de Filov avait institué alors un Tribunal Politique avec mission de condamner aux peines les plus sévères toutes les personnes aux tendances pro-russes ou anti-nazies. Ce tribunal travailla d'arrache-pied durant trois mois. En une seule nuit, celle qui suivit l'assassinat de Lukoff, 4.000 arrestations furent opérées. Sur la requête du chef du parti paysan Georgioff — autre nazi convaincu — plusieurs milliers de personnes furent jetées en prison. On ne tarda d'ailleurs pas à les libérer, car il fut prouvé que Georgioff souffrait d'une terrible dépression nerveuse.

Le roi Boris ne dissimula pas à l'époque sa satisfaction de la mort du général Lukoff, car les partisans du ministre de la Guerre critiquaient la politique de non-belligérance professée par le souverain à l'égard de la Russie.

Les Soongs

DE CHINE

La Chine était représentée à la Conférence de Québec par M.T.V. Soong, éminent financier, et fils de Charles Jones Soong, qui fut le secrétaire privé du Dr Sun Yat-Sen, le grand révolutionnaire chinois. M.T.V. Soong avait financé, dès le début, le mouvement de Chiang-Kai-Shek. Mais, assurément, le grand don de Charles Jones Soong à son pays fut ses trois célèbres filles : Ailing (qui devint Madame Kung), Chingling (Madame Sun Yat-Sen) et Mayling (Madame Chiang Kai-Shek).

Comme on le sait, le Dr. Sun Yat-Sen fut l'esprit vivant des révolutionnaires chinois. Fondateur du Kuomintang, il fut animé toute sa vie par un seul but : la résurrection de la Chine. En 1914, entre l'exil et les luttes politiques, il épousa la fille de son ancien secrétaire, Chingling Soong. Dès cet heureux jour et jusqu'à sa mort, il trouva en sa femme la collaboratrice la plus dévouée à son œuvre.

Le Dr Sun mourut en 1925, à l'âge de 60 ans, épuisé par sa lutte ardente pour fonder une véritable république démocratique chinoise, et Chiang Kai-Shek fut appelé à lui succéder comme Commandant-en-chef des forces révolutionnaires. Les succès politiques de Chiang Kai-Shek furent accompagnés d'un succès sentimental. Après plusieurs démarches infructueuses, il finit par emporter le consentement de Charles Jones Soong pour convoler en justes noces avec sa plus jeune fille, Mayling. Avant cette union, Chiang Kai-Shek n'était pas chrétien ; mais il acceptait maintenant le nécessaire baptême. La cérémonie eut lieu le 1er décembre 1927.

Sa femme devait devenir plus tard, la « première dame de Chine », comparaison allant de pair avec celle du « premier soldat de Chine ».

Durant les jours de la guerre civile, et aujourd'hui, dans la guerre de résistance contre le Japon, Mayling a toujours été aux côtés de son mari. Pendant quelques années, elle fut Secrétaire-Général de l'Aviation Chinoise, qu'elle fonda. Elle fut aussi l'inspiration des pilotes chinois. Elle parle souvent pour le Généralissime aux diplomates et à la presse. En grande partie grâce à elle, la Chine a été expliquée au monde.

Ailing Soong se maria de son côté avec H.H. Kung, qui avait fait ses études à l'Université de Yenching, dont l'influence américaine est marquée. Kung fonda à Taikou le Collège d'Oberlin-en-Chine, où Ailing enseigna l'anglais et les principes d'hygiène. Aux yeux de la population de Taikou, vivant à l'intérieur de la Chine, Ailing était vraiment une des merveilles du monde moderne.

Mais la résurrection de la Nouvelle Chine est un événement historique qui n'est pas dû à la seule action de quelques admirables personnalités. En passant en revue la biographie des Soongs, nous devons nous rappeler que ce sont les grandes figures d'une nation torturée, et que les services qu'elles rendent sont ceux que tout homme ou toute femme chinois doivent s'efforcer de rendre. Elles symbolisent l'esprit des millions de leurs compatriotes. Comme l'a d'ailleurs dit Madame Sun Yat-Sen :

" La famille des Soongs a été faite pour la Chine, et non la Chine pour elle. »

Fritz Clausen

LE QUISLING DANOIS

L'un des principaux responsables de la situation dans laquelle se trouve le Danemark aujourd'hui est incontestablement le Dr. Fritz Clausen, le « petit » Hitler danois, comme l'appellent spirituellement ses compatriotes, à cause de sa taille gigantesque et de son visage joufflu.

Agé d'une cinquantaine d'années, Fritz Clausen se vante d'être un Danois cent pour cent. Il appartient en effet à la province de Schleswig, dont le rattachement définitif au Danemark fut décidé en 1919. Il fit cependant toutes ses études en Allemagne et combattit durant l'autre guerre dans les rangs des armées du Kaiser. Il ne lutta d'ailleurs pas longtemps, car une quinzaine de jours après le début du conflit, il déserta et se constitua prisonnier entre les mains des Russes.

D'une intelligence moyenne, orateur médiocre, Fritz Clausen doit sa renommée à l'appui allemand.

Quand l'Autriche fut annexée au Reich et la Tchécoslovaquie envahie, Fritz Clausen déclara publiquement que le mouvement qu'il présidait était d'essence purement patriotique et antisémite et qu'il était prêt à s'opposer, au besoin par les armes, à toute menace qui viendrait du côté du Reich. Ce qui ne l'empêcha pas d'accueillir les Nazis comme des libérateurs quand ils firent leur entrée à Copenhague en 1940.

C'est probablement sur l'instigation de Fritz Clausen que les autorités nazies prirent les mesures vexatoires qui se sont terminées par la révolte du peuple danois.

NOTRE COUVERTURE

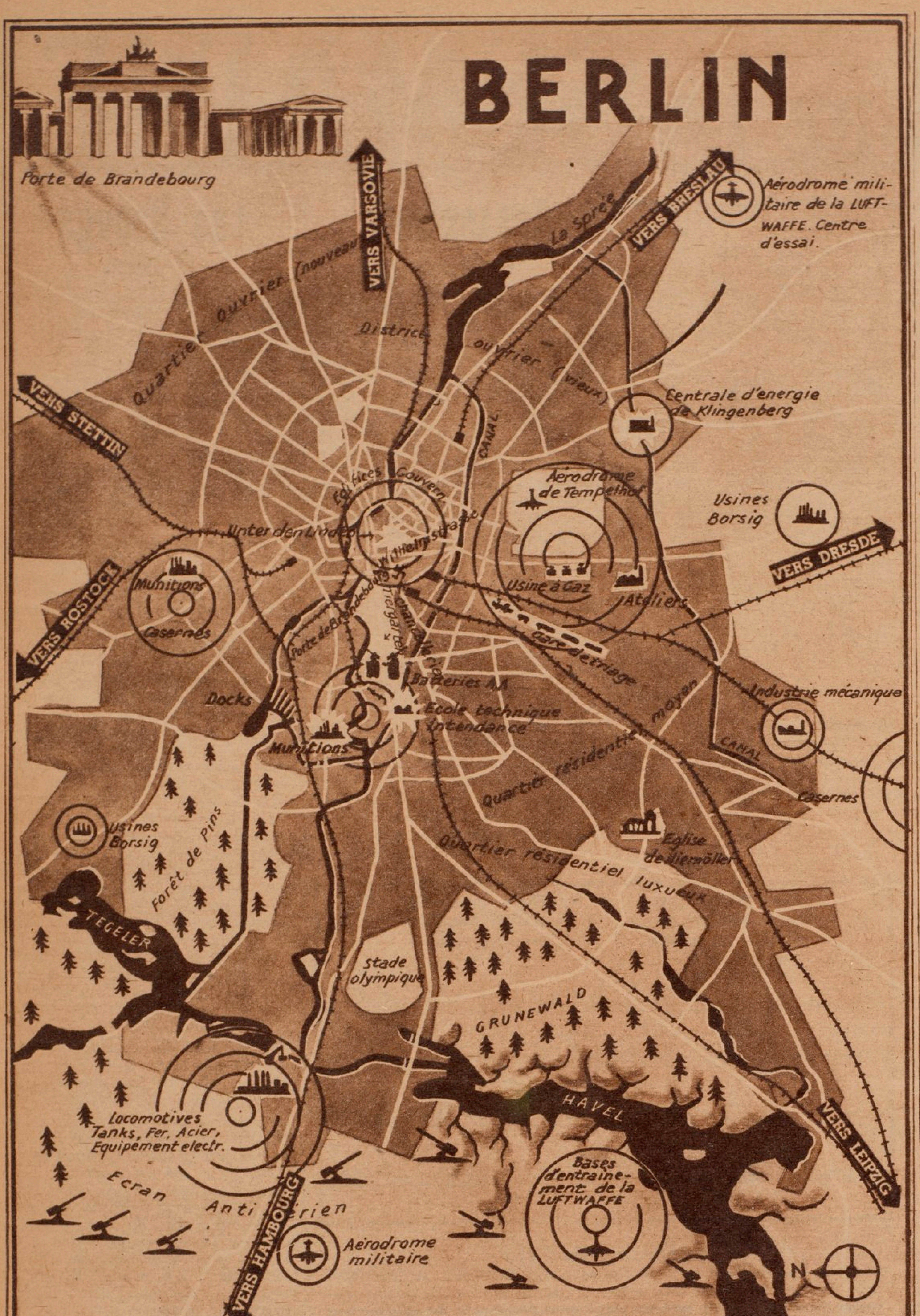
EN ROUTE POUR QUEBEC

Le Premier Ministre britannique, qui déploie une activité inlassable en faveur de la coopération entre les Nations Unies, a ajouté, à la série de ses nombreux voyages, sa récente visite au Canada où il a rencontré le président Roosevelt. La photo le représente fumant son légendaire cigare, dans le train qui doit l'emmener à Québec. De bonne grâce, M. Churchill accepte, avant le départ, de signer un carnet d'autographes pour l'une de ses admiratrices canadiennes.

MER ADRIATIQUE — MER TYRRHENIENNE — MER IONIENNE — ROME — FOGGIA — NAPLES — SALERNO — POTENZA — BARI — TARENTE — BRINDISI — DURAZZO — OTRANTE — COSENZA — CATANZARO — PIZZO — REGGIO — MESSINE — CATANE — CORFOU — A.F.

AVANT L'INVASION

Les avions alliés sont en train de bombarder sans répit toutes les villes et les jonctions ferroviaires de l'Italie méridionale, sans doute comme prélude à une invasion imminente. Naples, Cosenza, Reggio, Pizzo, San Giovanni, Bari, Tarente et Otrante notamment, ont été l'objet de raids systématiques. La flotte fait également parler d'elle.



Carte schématique représentant le plan de la grande capitale allemande qui est l'objet d'une recrudescence de raids aériens alliés. Comme on le remarque, la ville tout entière est remplie d'usines de guerre, de centrales d'énergie, de centres de munitions et de casernements militaires. Tout Berlin constitue une cible de choix.

Berlin, centre de guerre

La capitale allemande, qui vient d'être à nouveau bombardée avec succès par les avions anglais, est en même temps le foyer des énergies germaniques et le cœur d'où partent les impulsions militaires, industrielles, économiques et politiques du Reich.

Berlin est à coup sûr, et de loin, le plus grand centre industriel du Continent. La densité de sa population en fait la quatrième grande ville du monde après New-York, Londres et Tokio.

Les usines de munitions qui s'y trouvent occupent la moitié environ d'une population dont le chiffre atteint près de quatre millions et demi d'âmes, alors que la région industrielle de la Ruhr, dont la superficie ne dépasse pas les 2/3 de celle de Berlin, ne compte en tout qu'un million et demi d'ouvriers travaillant exclusivement pour l'effort de guerre.

Berlin alimente les forces armées du Reich en avions, en tanks, en moteurs Diesel, en véhicules de toutes sortes, aussi bien qu'en armes lourdes et légères et en munitions de tous calibres : torpilles, mines, bombes et cartouches. Toutes espèces d'instruments éléctriques et de précision, de projectiles, de machines-outils, d'accessoires, y sont également produits ; et l'industrie ferroviaire y est très importante (locomotives, wagons, rails).

Berlin possède aussi de nombreuses fabriques de textiles qui fournissent à la Luftwaffe ses parachutes.

Les principales usines de la région berlinoise appartiennent aux grandes maisons suivantes : Siemens Combines, Gesselschaft für Elektrische Unternehnungen A.G. (Spandon et Charlottenburg), Askania Werk A.G. (Mariendorf, Tempelhof et Britw. au sud de Berlin), Berlin Allgemeine Elektricitats-Gesselschaft (Treptow & Schoneweide au sud-ouest de Berlin)

Au surplus, les plus importants laboratoires chimiques d'Allemagne se trouvent dans cette région. C'est de là que viennent les produits pharmaceutiques et les médicaments dont les armées de Hitler ont besoin pour soigner leurs blessés et leurs malades.

Cette intense activité porte à 6 millions de tonnes par an la consommation de la ville en combustibles (charbon, coke etc..).

D'autre part, Berlin est le nœud ferroviaire le plus important de l'Europe occidentale. Quatorze lignes de chemins de fer reliant l'est à l'ouest y convergent. Les trains de marchandises, venant des 4 points cardinaux de l'Europe, s'y croisent dans les gares de Westermake, de Schoneweide, de Rummelsburg, de Lichtenberg et de Friedrichesfolde, avant de se séparer pour se rendre dans toutes les directions.

Une seule ligne reliant l'est et l'ouest passe par le nord de Berlin. L'importance du réseau qui traverse Berlin en fait en même temps le plus grand dépôt de marchandises de tout le Reich. Et ses entrepôts sont situés pour la plupart à proximité des gares centrales de la capitale allemande.

Berlin est aussi le confluent du grand système de canaux qui dessert l'Allemagne. D'ailleurs, le ravitaillement de la ville, se fait généralement par transport fluvial.

Enfin, vers Berlin convergent les grandes lignes aériennes de l'Europe occupée. De l'aérodrome de Tempelhof seul, qui se trouve au sud de la ville, partent plus de 9 lignes qui relient le Reich au reste de l'Europe.

L'entrevue
HITLER-BORIS

La dernière rencontre entre feu le roi Boris et Hitler eut lieu à Berchtesgaden en avril dernier. Le souverain arriva en compagnie du premier ministre Filov, et du nouveau ministre de la guerre, le général Michoff. Le vieux roi Ferdinand assistait à l'entretien.

L'entrevue entre les deux Chefs d'Etat fut assez orageuse.

Boris protesta, mais en vain. Le Roi n'avait-il pas déclaré que la Bulgarie ayant récupéré la Thrace, province qui lui avait été enlevée en 1918, n'entendait pas s'immiscer dans le conflit européen dont la portée dépassait considérablement ses intérêts immédiats ?

Le dictateur allemand présenta alors au souverain, sous forme d'ultimatum, les demandes suivantes :

1) La Bulgarie devrait mobiliser entièrement et l'armée bulgare « collaborerait » dorénavant étroitement avec le commandant en chef de la « Zone Sud-Ost », le feld-marshal Wilhelm Von List.

2) La Bulgarie mettrait dix autres divisions à la disposition de l'Axe. Ces troupes auraient pour mission de faire la police de la Grèce et de la Yougoslavie.

3) Le Gouvernement bulgare devrait acquiescer sans conditions aux suggestions déjà maintes fois formulées par le Dr. Karl Clodius au cours de ses visites à Sofia, visant à ce que l'économie entière du pays dépende de Berlin.

4) La Bulgarie devrait prêter son appui total et sans réserve aux troupes allemandes dans le cas d'une invasion alliée dans les Balkans. Les Nazis ont déjà fortifié et installé des garnisons ainsi que des centaines de canons antiaériens sur toutes les côtes méridionales bulgares : ils veulent en retour que l'armée régulière combatte à leurs côtés dans le cas d'une attaque alliée.

Le Japon
EXPLOITE SON EMPIRE

Les discours prononcés par le Président Roosevelt et Mr. Churchill à l'issue de la conférence de Québec, et la constitution du nouveau commandement allié du Sud-Est de l'Asie indiquent que la guerre contre le Japon sera considérablement intensifiée. Les Nations-Unies n'entendent point accorder aux Nippons un répit suffisant qui leur permette d'exploiter tranquillement leur nouvel Empire, d'en utiliser les ressources dans cette guerre. Où en est, au juste, cette exploitation aujourd'hui ? Le « News Review » la résume ainsi d'après des informations puisées aux meilleures sources :

Le Nord de la Chine. — Les mines de charbon fonctionnent actuellement à plein rendement. De grosses quantités de ce minéral ont été exportées l'année dernière au Japon et en Mandchourie. Au début de 1943, les territoires du Sud de la Chine ont commencé à en recevoir une partie.

Hong-Kong. — Les usines ont rouvert leurs portes et le caoutchouc manufacturé afflue de nouveau vers les marchés japonais. Les premières fournitures de caoutchouc brut arrivèrent de Malaisie.

Les Philippines. — Les Nippons se sont employés activement à transformer la structure économique de ces îles conformément à leurs besoins en matières premières. La production de la canne à sucre, du copra, du chanvre a été interrompue pour céder la place à celle du coton, du jute et de l'huile de ricin, qui est employé comme lubrifiant.

Les Indes Néerlandaises. — D'importants progrès ont été accomplis en ce qui concerne la reconstruction ou la réparation des puits de pétrole (surtout ceux de Sumatra). Quelques-uns de ces puits sont en voie de production.

La Malaisie. — Les stations d'énergie électrique du Perak ont été réparées et l'exploitation des mines d'étain s'effectue sur une large échelle. A Said, centre où les Japonais ont été particulièrement actifs, la production de cette matière première a atteint les neuf-dixièmes de celle d'avant-guerre. La Malaisie possède 145 mines d'étain. L'exploitation du caoutchouc a été également intensifiée et répond actuellement à tous les besoins du Japon.

Himmler
ET SA CHANCE

C'est une histoire qu'aime à raconter Himmler, quand la discussion s'engage sur le rôle que joue la chance dans la vie.

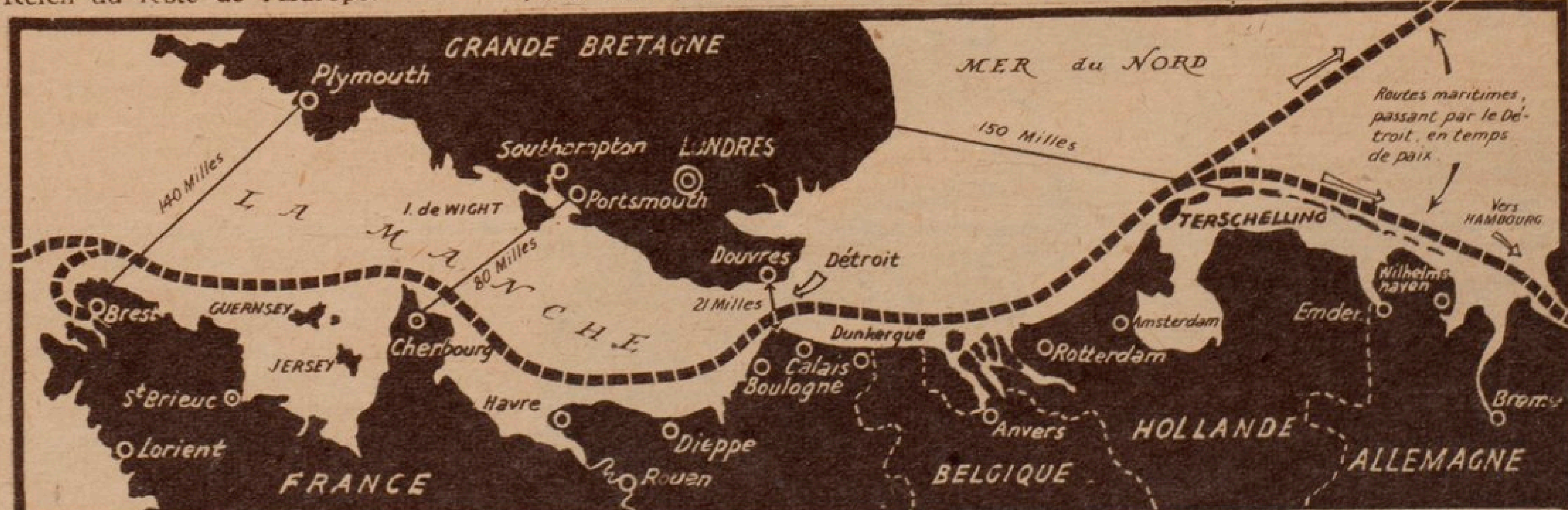
C'était en 1934. Il venait depuis peu de prendre possession de son poste de Chef de la Gestapo et attendait l'occasion d'attirer l'attention sur luimême par une action d'éclat. Il assistait un jour à une réception qui avait réuni toute l'aristocratie de Berlin, et tandis qu'il était en conversation avec un haut fonctionnaire aux affaires étrangères, une vieille comtesse, dont la fille remplissait un emploi important à la Wilhemstrasse, s'arrêta devant les deux hommes et dit à l'interlocuteur de Himmler : « Pourquoi êtes-vous tellement sévère avec ma fille ? Elle est surchargée de besogne et ne rentre jamais à la maison avant minuit ».

Le fonctionnaire, étonné, répliqua que son employée quittait régulièrement le bureau à 6 heures de l'après-midi. Puis, se tournant vers Himmler, quand la vieille dame se fût éloignée :

— Quelque aventure galante, probablement, ajouta-t-il avec un gros rire.

Himmler resta silencieux. Le lendemain, en arrivant à son bureau, il compulsa ses fiches. Il lança ensuite quelques limiers sur les traces de la jeune employée et apprit ainsi qu'elle fréquentait le salon de la Comtesse W., une étrangère installée depuis peu à Berlin. L'enquête révéla que la comtesse réunissait autour d'elle des jeunes femmes et des jeunes filles dont les maris, les pères ou les frères étaient employés au Ministère des Affaires Etrangères. Cette coïncidence sembla étrange à Himmler, qui se mit au travail. Il réussit à introduire l'un de ses agents chez la comtesse, et le pot aux roses fut découvert. Il s'agissait d'une vaste organisation d'espionnage dont les ramifications s'étendaient fort loin. Une douzaine de femmes furent arrêtées. Deux d'entre elles, appartenant à la meilleure société berlinoise, furent exécutées à la hache. La Comtesse W., fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Cette grande affaire d'espionnage eut un immense retentissement et servit à rehausser considérablement le prestige du nouveau Chef de la Gestapo.

— Je n'aurais jamais rien su de cette affaire si le miraculeux hasard n'avait pas amené cette vieille comtesse devant moi, ajoutait Himmler. Question de chance. Sans la chance, les meilleurs ne sortiraient jamais de l'ombre.



LES MOUVEMENTS DE L'AXE DANS LA MANCHE

Au début de la guerre, les Allemands projetaient le blocus des Iles Britanniques. Aujourd'hui, un des traits caractéristiques du trafic maritime à travers le Détroit de la Manche, c'est que les convois alliés y circulent facilement, tandis que les mouvements ennemis le long des côtes de la France, de la Belgique et de la Hollande sont en fait très réduits. L'Allemagne n'y risque ses bateaux que pour transporter le pétrole et les fournitures de guerre nécessaires à sa machine militaire. De Brest à Terschelling, tout navire ennemi qui veut se déplacer avec un minimum de sécurité, c'est-à-dire sur près de 950 kilomètres, est obligé de suivre les côtes pour se tenir à une distance respectable des Iles Britanniques. La ligne annelée indique le parcours qu'ils doivent suivre pour éviter le constant danger d'une attaque maritime ou aérienne. Même ce détour ne les met pas à l'abri

J'ai fait du sabotage, à Paris

...nous rapporte un jeune Français

Il revient de Tripoli, où il a été soigné quatre mois à l'hôpital, à la suite de ses aventures. Il a 22 ans, il est grand et fort. C'est le type du Français du nord, blond aux yeux bleus, aux grands gestes lents, à la parole décidée. Il nous dit, très simplement, ce qu'il a fait en France, sans en tirer gloire, sans vouloir même donner son nom, d'autant plus que cela pourrait causer des ennuis à ses camarades. Il s'intéressait à l'architecture et à la décoration, parce que son père était architecte à Paris. Il avait passé le difficile concours des Beaux-Arts, et avait suivi également des cours à l'Ecole des Arts Décoratifs. Et voici l'histoire de ce jeune homme à l'apparence réservée, qui s'est soudain jeté dans l'inconnu, parce qu'il aimait son pays.

En mars 1940, je m'étais engagé volontaire au camp d'aviation d'Istres et me suis trouvé en zone libre, à la signature de l'armistice. Ma mère était seule à Paris, mon père, commandant de réserve dans l'artillerie lourde, était prisonnier en Allemagne, comme je l'appris plus tard. Je n'eus aucune difficulté à franchir la ligne de démarcation, car la surveillance était très lâche au début. Je revins à Paris, et ne sachant encore ce que nous pourrions faire pour l'action, je retournai à l'Ecole des Beaux-Arts et celle des Arts Décoratifs. Je suivis les cours quelques mois, participant à toutes les manifestations d'étudiants, celle des Champs-Elysées du 11 novembre 1940, et plusieurs autres au quartier latin.

«L'ECOLE DE SABOTAGE»

Mais à mesure que les mois passaient, que la vie, à Paris, devenait plus difficile, nous sentions autour de nous la haine monter, et nous voulûmes agir. Nous nous méfiions de tout le monde, même de nos camarades les plus intimes, et à 7 copains, nous avions constitué ce que nous appelions fièrement, l'Ecole de Sabotage. C'était après Pâques, les grands froids étaient passés, et nous nous équipâmes pour mener en grand secret notre guerre contre l'occupant.

Nous avions quelques pinces et quelques outils pris au garage de l'un de nos camarades, une vieille Renault, que nous alimentions avec de l'essence achetée sur le marché noir aux Allemands eux-mêmes, à trente francs le litre, une bicyclette et des gants pour éviter toute trace d'empreintes digitales.

Nous opérions surtout dans le Bois de Vincennes, et au Bois de Boulogne. Notre tâche consistait à couper les fils télégraphiques et téléphoniques, à détruire du matériel. Nous allions par groupe de cinq à six, dans la nuit noire, sans aucune lumière. Nous avions examiné le terrain avec soin, et deux d'entre nous accomplissaient le travail, tandis que trois ou quatre surveillaient. Nous avons opéré avec beaucoup de succès dans le Bois de Vincennes. Les Allemands occupaient le château, et des patrouilles très attentives faisaient le guet, accompagnées de grands dogues, qui devaient flairer les alentours. Une fois, le chien nous sentit, et les Allemands crurent qu'il s'agissait d'un maraudeur isolé. Ils lancèrent le chien derrière nous, mais nous étions prêts à le recevoir ; l'un de nous le tua d'un coup de levier sur le crâne et nous détalâmes, avant que la meute, qu'ils lâchèrent alors, pût nous atteindre. D'autres fois, on a tiré des coups de feu sur nous, mais l'on ne nous a jamais suivis sérieusement, parce que nous gardions le secret le plus absolu sur nos activités. Nous ne nous sommes jamais mis en rapport avec d'autres groupes, bien que quelques-uns se fussent déjà distingués.

Nous avions des réunions, dites « consultations », une fois par semaine, chez l'un de nous à tour de rôle et là, nous « discutions le coup ». Nous nous étions aperçu de la gêne que nous avions causé chez les Allemands, par leurs efforts pour nous dépister. Mais nous étions parvenus à écarter tous les soupçons. Nous demandions de l'aide, surtout pécuniaire, à nos familles, mais elles n'en savaient jamais le motif. Et ma mère qui, au fond de son cœur, a les mêmes pensées que moi, étouffait les craintes que lui suggéraient mes demandes d'argent. Elle ne m'a jamais reproché de m'exposer à des dangers pour gêner les Allemands. Et nous avions effectué de la sorte, une à deux sorties par semaine, pendant plus d'un an.

JE QUITTAIS LE METRO...

Nous avions employé diverses ruses pour détourner l'attention des autorités. Une fois, c'était la voiture qui écharpait une automobile militaire allemande. A la faveur de l'attroupement causé par l'accident, pendant que la patrouille nous reprochait notre imprudence, les autres filaient vers l'objectif visé. Une autre fois, l'un de nous se jetait sur la route, et geignait, tout à coup, comme s'il était blessé. Les Allemands couraient le relever et le passage était ouvert pour nos camarades. Nous n'avons jamais « descendu » d'Allemands. Mal armés, comme nous l'étions, nous aurions pu en atteindre un ou deux seulement, et la perte causée aurait été bien inférieure au mal qu'ils auraient pu faire aux Français par des mesures de représailles.

Mais je sentais que l'on se doutait de mon activité dans mon quartier. La Kommandatur me savait absent aux heures où se commettaient des actes de sabotage dans les environs de Paris. Je ne sais si un collaborationniste m'a « donné », ou si la Gestapo était venue s'enquérir auprès de mon concierge, mais je sentais que bientôt, il faudrait que je quitte Paris.

Un soir de juin, à 6 heures, un camarade m'attendait à la station de métro « Porte de Vincennes », où je descendais, pour rentrer chez moi. Il me dit que j'étais « attendu » à mon domicile pour être emmené en Allemagne. Il me donna cinq cents francs et me conseilla de partir par le premier train pour Marseille.

Je pris le métro et descendis à la gare de Lyon.

Je rendis visite à un inspecteur des chemins de fer de mes amis, et lui demandai de me procurer un billet pour Marseille. Il était défendu d'octroyer des billets sans autorisation de la Kommandatur, mais il parvint à tourner la règle. Je partis, sans laissez-passer, comptant sur ma chance pour passer la ligne de démarcation.

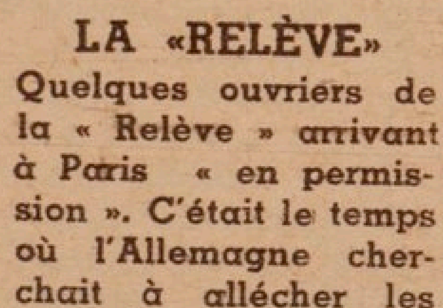
Arrivé à dix kilomètres de Châlons, ville frontière, le train s'arrête, les voyageurs descendent, et le train repart presque vide, les permis allemands étant rares. J'eus une idée curieuse et simple.

J'allumai la lumière dans tous les compartiments d'un wagon vide, ouvris toutes les portières. Il y avait des tuyaux de chauffage sous l'une des banquettes. Je m'installai sous la banquette opposée, songeant que les Allemands n'éventeraient pas un truc aussi enfantin. Je ne m'étais pas trompé. Quand les officiers allemands passèrent, je m'arc-boutai sous la banquette, de manière à ne pas toucher le sol. Ils ne remarquèrent rien et passèrent à travers le train vide, sans hésitation. Ce n'est que quelques instants plus tard, qu'une infirmière allemande, chargée de fouiller les voyageuses, vint avec une lampe de poche. Elle la passa rapidement sous la banquette, par acquit de conscience, mais ne vit rien.



LA R.A.F. SUR PARIS

Les gens dans les rues se jettent à terre ou se précipitent dans les abris pour se protéger contre la déflagration des bombes tombant sur une usine des environs pendant un raid de la R.A.F. contre les centres industriels employés par les Allemands, dans les faubourgs de Paris. Cette photo remarquable a été reçue à Londres de source neutre.



LA «RELÈVE»

Quelques ouvriers de la « Relève » arrivant à Paris « en permission ». C'était le temps où l'Allemagne cherchait à allécher les travailleurs français.



PERDU DANS LA FOULE

J'avais chargé mes camarades de prévenir un de mes parents influents, à Paris, et de lui demander de me faire envoyer de l'argent et des vêtements. Mais rien ne vint. Au bout de cinq jours, faute d'argent, je rentrai à Paris par le même moyen. Cette fois, je faillis être pris. Je m'étais installé, ayant négligé un avis collé sur la portière, dans un compartiment réservé aux officiers allemands. Je fis donc le voyage entre Châlons et Dijon, avec quatre Allemands sur ma banquette et quatre autres en face de moi. J'eus chaud !

Arrivé le matin à Paris, je cours chez mon ami, qui me donne 3.000 francs et quelques vêtements et je retourne à Marseille le jour même sans incident.

Je dépensai bientôt mon maigre viatique et je dus travailler. J'essayai tous les métiers. Débardeur à la Joliette quelques semaines, je fis ensuite le transport des valises de voyageurs, de la gare à l'hôtel, puis je fus engagé comme groom dans un grand hôtel.

J'avais connu un camarade anglais qui voulait regagner l'Angleterre. Je désirais moi aussi aller en Afrique du Nord ou à Londres me joindre au mouvement du général de Gaulle. Il m'indiqua une adresse sûre à Barcelone et je décidai de traverser la frontière à l'aventure, avec 150 francs pour tout capital.

Parti pour Perpignan, j'arrivai à Banyuls l'après-midi. Je changeai mes 150 francs contre quelques pesetas chez des pêcheurs, j'étudiai la carte de la gare, et me munis d'une boussole minuscule, enlevée à un sifflet d'enfant.

J'étais parti à huit heures du soir, et je marchai toute la nuit. Le lendemain, j'avais franchi les Pyrénées, en longeant la mer et j'étais parvenu au dernier versant de la chaîne montagneuse. Je m'arrêtai au jour, dormis dans un creux de rocher et me réveillai dans l'après-midi. Je n'avais pas mangé depuis 24 heures. La deuxième nuit, je marchai encore, évitant les routes ; je bus de l'eau de source et mangeai des fruits que je volai au passage. Il fallait à tout prix éviter tout contact avec la population. J'arrivai à la ville de Figuieras, à la tombée de la nuit suivante. Je me rendis chez une personne que l'on m'avait indiquée et le lendemain, je me promenai, attendant le train de Barcelone qui devait partir à 4 heures.

Je m'arrêtai dans un square proche de la gare, et m'assoupis sur un banc. Tout à coup, je fus secoué dans mon sommeil. Je me réveille et vois avec surprise la tête menaçante d'un carabinero.

— Vos papiers ?

Il n'y avait rien à faire. Je dus m'exécuter. Je me redresse, lui tends mes papiers et tandis qu'il les examine en se penchant, je lui rabats la tête violemment sur mon genou. J'eus à peine le temps de lui arracher mes papiers et de détaler à toutes jambes. Il fallait quitter Figuieras en toute hâte.

LE TRAIN DE BARCELONE

Je pris le train de 4 heures, quand il sortait de la ville, au premier tournant après la gare. Je m'installai sur un boggie et arrivai en gare de Barcelone à 9 heures du soir. J'attendis que le train fût remisé dans une voie de garage et sortis avec beaucoup d'inquiétude. J'étais obligé de passer par la gare, je n'avais pas de billet ni de laissez-passer de voyage, et je tâchai de me faufiler par une porte détournée. Un employé de la gare dut m'apercevoir car, cent mètres plus loin, une main s'appesantit sur mon épaule. J'étais pris.

DANS UN CAMP DE CONCENTRATION

J'ai été interné quatre mois. Je fus mis en cellule à Barcelone avec plusieurs prisonniers, des Anglais, des Belges, des Polonais, des Français, des condamnés politiques espagnols.

On me déshabilla, on me fouilla complètement, mais je pus avaler une lettre de recommandation que mon camarade de Marseille m'avait remise pour son ami de Barcelone. Qu'il soit tranquille, leur nom à tous deux n'a pas été prononcé une seule fois et leur secret a été entièrement gardé. Je fus interrogé par un juge d'instruction ; l'on me croyait venu pour faire de l'espionnage et l'on voulut me faire avouer ce que je savais. Quand ils virent que je n'étais pas l'homme qu'ils soupçonnaient, ils me renvoyèrent à ma cellule. L'on me dirigea ensuite sur Figuieras, puis je fus renvoyé à Barcelone. J'étais soumis au régime des « concentrés » espagnols, un régime extrêmement dur. Il consistait en une soupe quotidienne où nageait une pomme de terre solitaire et un morceau de pain de 50 grammes. Je maigris de 17 kilogrammes pendant mon internement et j'étais hanté par les duretés physiques de la vie en cellule.

Pour ma chance, la Croix-Rouge américaine, m'a-t-on dit, parvint à m'échanger contre un sac de farine et je partis en bateau pour Oran. Puis, souffrant d'une dépression nerveuse à la suite de ma captivité, je fus admis à l'hôpital, et je viens de rentrer, il y a quelques jours, pour repartir en Syrie, terminer mes études de pilotage, commencées avec si peu de succès en 1940.

Mais je souhaite encore à tout Français qui quittera le territoire pour se battre, comme je veux ardemment le faire, d'être aussi favorisé que moi. Quand je songe à mon expérience, je comprends à peine comment j'ai pu en réchapper avec si peu de lésions physiques, sans perdre mon énergie morale.

LE DANEMARK a dit : « NON »

Jusqu'à la date fatidique du 9 avril 1940, jour de l'invasion du Danemark par les forces allemandes, le petit royaume nordique avait atteint un incomparable degré de progrès social, auquel l'extrême pauvreté comme l'extrême richesse étaient également inconnues. Dans cette terre naturellement peu riche, un peuple industrieux et modéré avait réussi à se créer un standard de vie très élevé, tout en laissant à la culture spirituelle une place dont il y avait lieu d'être fier.

Jamais le Danemark n'avait été blâmé pour son attitude depuis la violation de son territoire. Du reste, le monde entier reconnaissait justement qu'il était dans l'impossibilité d'opposer la moindre résistance à la puissance allemande. Indépendamment de sa complète impréparation militaire, il manquait de défenses naturelles, telles que montagnes, forêts et lacs, et même du simple espace de manœuvre qui permit à d'autres petites nations, sinon de repousser, du moins de retarder un ennemi si supérieur en nombre.

Mais si le Danemark se résigna à l'inévitable en avril 1940, en fait, il n'abdiqua jamais, gardant l'espoir, que les plus sombres jours ne surent pas altérer, de sa libération. Le peuple danois se rassembla fidèlement autour de son souverain. Sa résistance passive se manifesta chaque jour de façon plus ferme.

Les Nazis comptaient beaucoup sur le Danemark pour faire croire au monde que leur Ordre Nouveau était respirable. Les Danois sont des gens paisibles. Aussi, le Führer pensait-il pouvoir les rallier avec un gant de velours. A toutes les avances allemandes, ils opposèrent un « non » fier. Mieux, les attentats contre les troupes allemandes et le sabotage ont fini par entraîner leur conséquence logique : dans son dépit, Hitler a supprimé les derniers vestiges de la souveraineté danoise.

LE PATRIOTISME DU ROI

Des informations parfois erronées tendaient à nous présenter le roi Christian et ses ministres successifs comme peu hostiles dans l'ensemble à la collaboration avec les Allemands. Les événements de cette semaine ont fait justice de cette impression. En fait, le roi de Danemark, dans sa demi-liberté, a manifesté en toute occasion sa répugnance au nazisme. Lorsque les Allemands envahirent son pays, il demeura loyal à ses obligations constitutionnelles et demanda à la population de garder son calme et de se comporter avec dignité. Deux exemples significatifs témoigneront mieux de son patriotisme.

On sait que dans les cercles intellectuels, la résistance aux Nazis ne tarda pas à s'accentuer. En 1941, le Dr. Vilhelm la Cour, éminent porte-parole des Danois dans les districts de la frontière, fut condamné à 80 jours d'emprisonnement sous l'incrimination suivante : « Met en danger les bonnes relations entre l'Allemagne et le Danemark ». Son crime était d'avoir cité le philosophe allemand Fichte, qui avait exhorté ses compatriotes à résister à l'occupation étrangère. Fichte avait essayé de relever le moral allemand pendant l'invasion napoléonienne, et les Nazis détestent ces sortes d'évocations historiques, particulièrement en territoires occupés.

Après sa condamnation, mais avant de purger sa peine, le Dr. la Cour fut reçu en audience par le roi à la grande surprise et à la grande indignation des autorités allemandes.

L'autre acte d'indépendance royale eut lieu en novembre 1940, huit mois après l'invasion du pays. Fritz Clausen, l'apprenti-dictateur voulant imiter l'exemple de Hitler, tenta un putsch qui, de la ville de Haderslev, devait se propager avec l'appui des Nazis jusqu'à Copenhague. Mais la démonstration initiale de Haderslev, dans le Slesvig du Nord, devait être un complet fiasco. La population s'étant rendu compte de ce qui se passait, s'opposa à la marche des manifestants avec l'aide active de la police. Des renforts nazis envoyés en toute hâte furent repoussés et finalement, la police se vit obligée de protéger les soldats allemands contre la colère populaire. Le roi n'essaya pas de cacher où allaient ses sympathies. Il transmit des vœux personnels de prompte guérison aux policiers blessés au cours des combats avec les Nazis.

LOYALISME DES MINISTRES

Si le roi Christian fit preuve du plus grand courage, il n'en fut malheureusement pas de même de tous les ministres qui se succédèrent au pouvoir. La plupart, certes, répondirent à l'attente du souverain, mais comme toujours, en de pareilles circonstances, des politiciens intrigants essayèrent de pêcher en eau trouble.

Le chef conservateur Christmas Moeller fut le premier à souffrir de l'immixtion allemande. Ministre du Commerce, il fut contraint de démissionner parce qu'il avait fait montre d'une hostilité ouverte à l'égard des Nazis. Des milliers et des milliers de Danois assistaient à ses réunions publiques où il parlait de « l'ennemi à l'intérieur du pays ». Ce qu'il fit par la suite, entre février 1941 et mai 1942, lorsqu'il put s'échapper en Angleterre dans des conditions dramatiques, ne peut pas encore être divulgué.

Alors que la nation livrait une sourde lutte contre la pénétration allemande, le gouvernement et le parlement danois fonctionnaient comme en temps normal. Immédiatement après l'invasion, un gouvernement de concentration nationale représentant les quatre partis majoritaires fut formé. Les deux principales figures en étaient le social-démocrate Thorvald Stauning, Premier Ministre, et le radical Erik Scavenius, ministre des Affaires Etrangères. Leur inclination à coopérer avec les Allemands était contre-balancée par les autres ministres plus conscients de leurs obligations envers les traditions démocratiques danoises. Certains de ces ministres allèrent si loin dans leur opposition aux Allemands qu'ils furent forcés de quitter le gouvernement.

Le roi Christian et ses Ministres ont ainsi gagné trois années durant lesquelles le Danemark évita le sort de la Norvège.



Avant sa promenade, le roi Christian reçoit à sa sortie du palais, des fleurs que lui offrent de charmantes fillettes.

DEUX CRISES SERIEUSES

Il ne faut pas croire du reste que la tâche des hommes du roi fut facile. Deux graves crises avaient failli déjà tout compromettre. La première eut lieu en novembre 1941, quand Hitler jugea nécessaire de ranimer le pacte Anti-Komintern, presque oublié, afin de détourner l'attention du front russe où se consommait sa première défaite. Une fois de plus, le ministre des Affaires Etrangères, Scavenius, coopéra avec les Allemands à l'insu du gouvernement et du peuple. De sa propre initiative, il promit au ministre hitlérien à Copenhague l'adhésion de son pays au pacte Anti-Komintern.



Cette photo prise dans les salons royaux du Palais de Copenhague montre le roi Christian et la reine Alexandrine, son épouse.

Tout le cabinet, à l'exception du ministre des Transports, Gunnar Larsen, s'éleva contre cette proposition. Mais le chantage allemand sauva Scavenius d'un désaveu officiel. Après de longues conversations téléphoniques avec Berlin, le diplomate nazi présenta au gouvernement de Copenhague un ultimatum suivant lequel le Danemark serait considéré comme un pays ennemi s'il refusait sa signature au pacte. Il laissa entendre en outre que le roi et le gouvernement seraient déposés et qu'un gouverneur allemand prendrait leur place. Le Cabinet dut céder.

La seconde grande crise se développa le 26 septembre 1942 à l'occasion du 72ème anniversaire de naissance du roi Christian. Hitler lui avait envoyé un télégramme de félicitations auquel le souverain répondit poliment, sans plus, dans la formule habituelle. Irrité, le Führer prétendit que le roi de Danemark l'avait offensé en répondant à son télégramme « comme un commerçant accuse réception d'une marchandise ».

Le ministre allemand, von Renthe-Finck, fut rappelé et la Wilhelmstrasse refusa de recevoir le ministre danois à Berlin. Une longue guerre de nerfs commença. Le général Ludke fut remplacé par le peu accommodant général von Hanneken qui a été muni, cette semaine même, de pleins pouvoirs.

Cette année-ci, en mars, les Danois eurent une occasion unique de témoigner leur confiance indéfectible dans la démocratie. Le mandat de la Chambre des Communes venait à expiration, et de nouvelles élections étaient nécessaires. Les Allemands étaient très réticents. Ils refusèrent jusqu'au dernier moment d'autoriser cette consultation populaire, puis, finalement, quand Berlin annonça qu'elle aurait lieu, Gœbbels vanta l'événement comme une preuve de la tolérance allemande à l'égard des pays occupés.

La récompense ne se fit pas attendre. Tout d'abord, les cinq partis démocratiques publièrent une proclamation avec cet appel : « L'élection est pour ou contre la démocratie. » Le corps électoral se prononça clairement. 90 pour cent des électeurs allèrent aux urnes — ce qui était un record — et votèrent pour un Danemark démocratique. Après trois ans d'occupation, le parti nazi danois qui avait reçu trois millions de Kroners pour sa propagande, n'obtint exactement que 1,9 des votes. La nation danoise avait exprimé une fois de plus sa foi dans la démocratie.

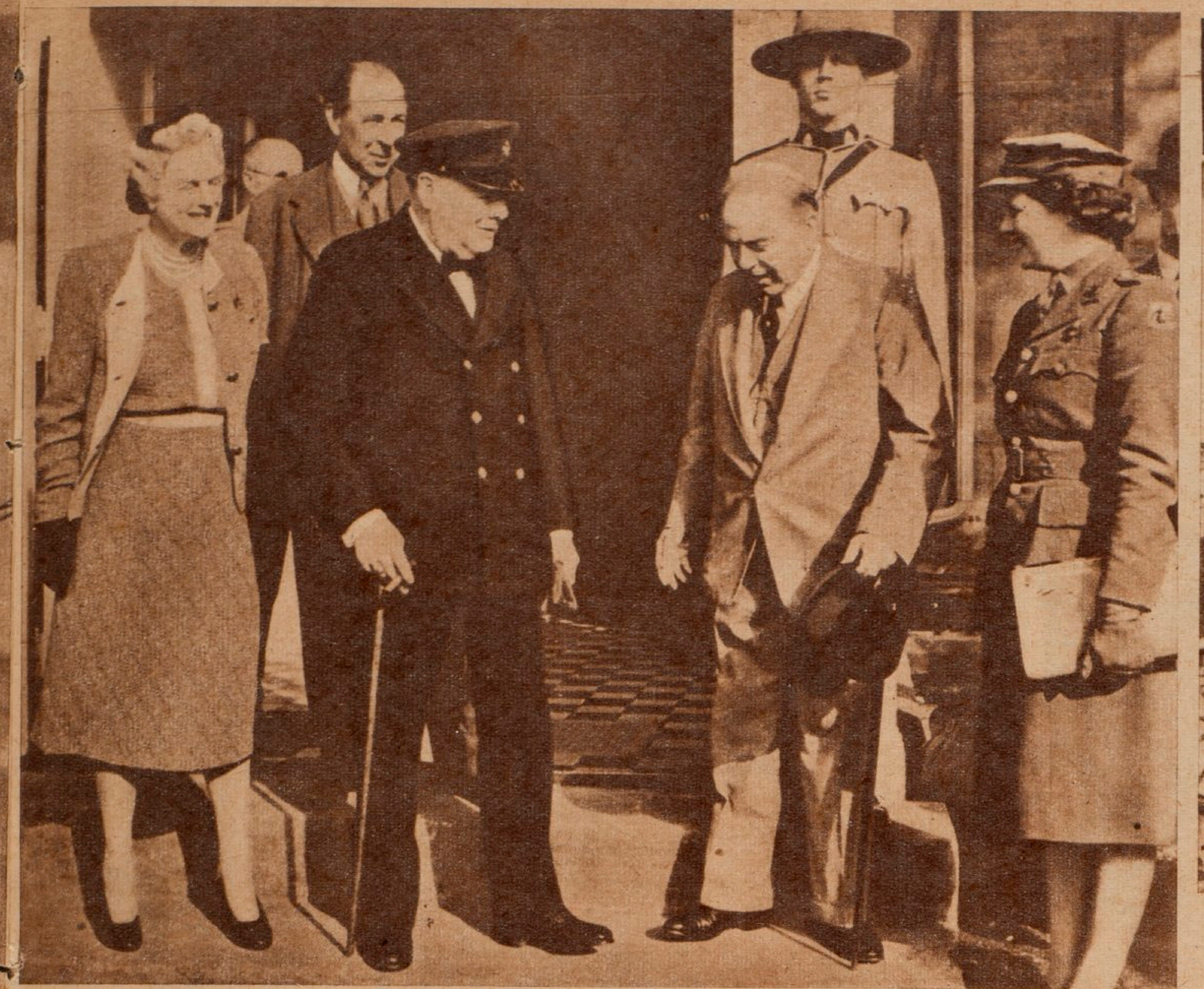
LES DANOIS LIBRES à Londres

A la suite de l'invasion allemande du Danemark, en 1940, les Ministres danois à Londres et à Washington décidèrent de ne plus accepter d'ordres du Gouvernement de Copenhague, et par loyauté envers le Roi Christian, de s'efforcer de maintenir au nom d'un Danemark libre, des relations diplomatiques avec les Gouvernements auprès desquels ils étaient accrédités.

L'autorité du mouvement s'accrut en mai 1942, avec l'arrivée du chef conservateur Christmas Moeller, qui put gagner l'Angleterre après un voyage des plus dramatiques. Il fut immédiatement nommé président du Conseil et du Comité Exécutif des Danois Libres.

Une des plus importantes contributions des Danois qui se trouvent à l'étranger à l'effort de guerre allié a lieu sur mer. Quarante pour cent de la Marine marchande danoise a pu échapper à la mainmise allemande. En Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, 6.000 marins danois servant une flotte de près de 800.000 tonnes de bateaux danois, sillonnent vaillamment les voies maritimes.

D'ores et déjà, on peut dire que le Danemark a bien mérité de la cause alliée. Cela ne sera pas oublié.



IMAGES-ACTUALITES

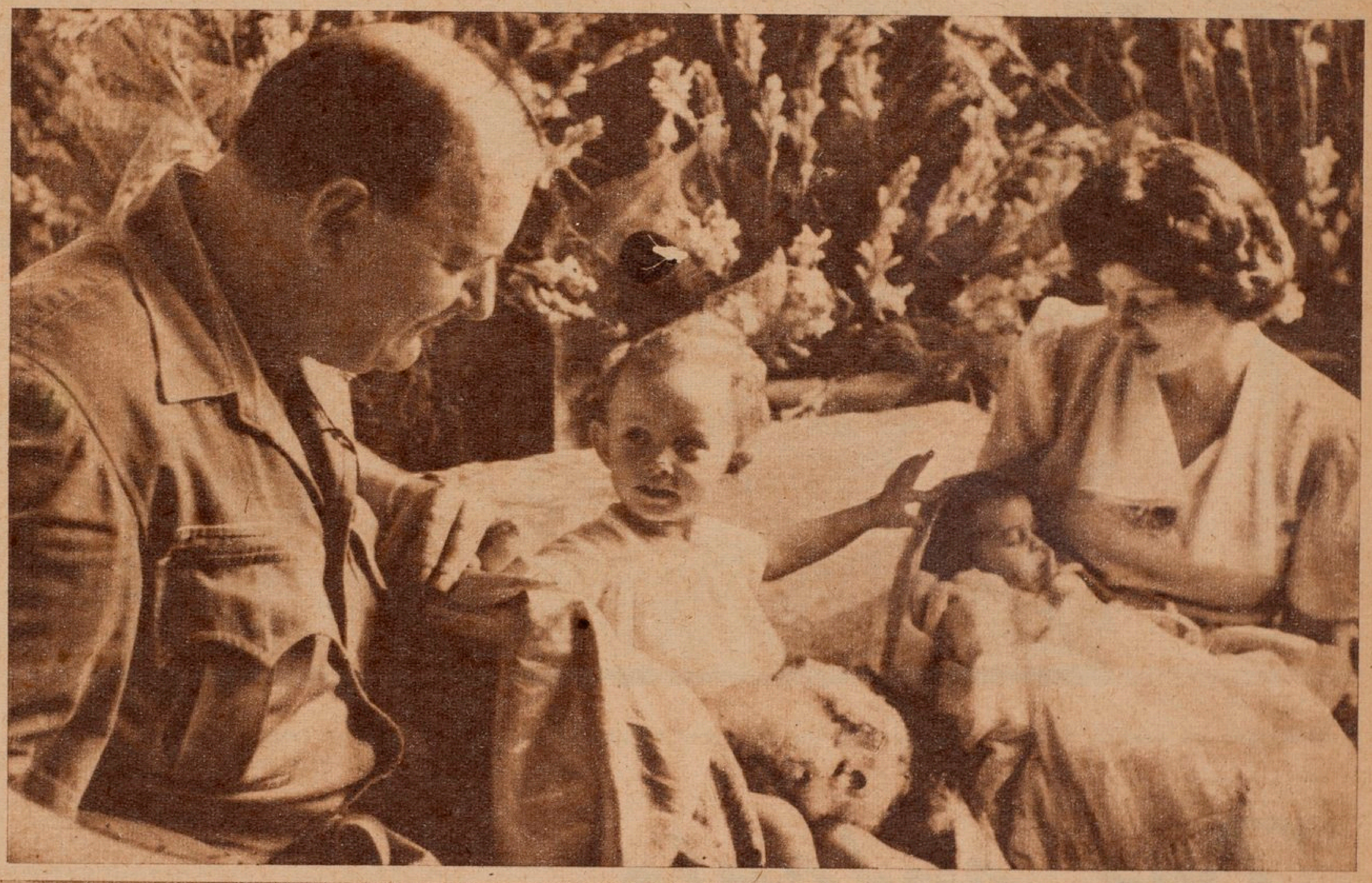
Le château Frontenac, où s'est tenue la Conférence de Québec.

CHURCHILL A QUEBEC

Le voyage de M. Winston Churchill à Québec pour rencontrer le président Roosevelt revêt à l'heure actuelle une importance qui n'a échappé à personne. Les grandes questions concernant l'évolution de la guerre et la préparation de la paix y furent évoquées. Entre autres résultats, cette Conférence aura servi à déblayer le terrain pour une grande réunion tripartite où seraient représentées la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la Russie Soviétique. Ce n'est que par ces contacts renouvelés que la paix pourra avoir des fondements solides. Ci-dessus : M. Winston Churchill, sa femme et sa fille reçus par M. Mackenzie King à leur arrivée à Québec. Mary Churchill sert dans le service territorial auxiliaire britannique.

UN TABLEAU FAMILIAL →

Un charmant portrait de l'ambassadeur britannique et de sa famille. Cette photo prise récemment montre Lady Killearn tenant son nouveau-né, Jacquetta Jean Frederica. A sa droite se trouvent Lord Killearn et son fils Victor.
(Photo Roxy)



LE DUCE PRESENT «EN ESPRIT»

En entrant dans la ville de Villa Rosa en Sicile, les forces alliées furent grandement amusées par le spectacle de centaines de maisons sur les murs desquelles étaient peintes en toutes lettres les mots de « Duce » avec les exclamations fascistes. C'est de cette manière, sans doute, que Mussolini était « présent en esprit » avec les troupes italiennes qui devaient défendre la terre sicilienne.
↓



Espièglerie ou timidité ? Ce bébé grassouillet tire la langue au photographe. Tel est pris qui croyait prendre...



Etonnante vision qui, évoquant certaines scènes fabuleuses du
de Bagdad », semble être surgie du sol. La négresse à la
hiératique conduit l'enfant éblouie à quelque pays de

Des enfants au bord de la mer



Un garçon ajuste des lunettes sous-marines aux yeux de sa petite sœur. Cette dernière s'y prête cou- ... un peu impressionnée.



Cette jeune enfant à la démarche gracieuse a l'aisance d'une vedette... Les enfants sont de grands acteurs. Qui n'envierait ce naturel ?



Poussant sa brouette chargée d'instruments, cette petite va édifier le château de ses rêves. Peu lui importe de bâtir sur le sable.



Le photographe inspiré a fixé le ravissant sourire de ce jeun
qui s'accorde un court répit après un bain des plus

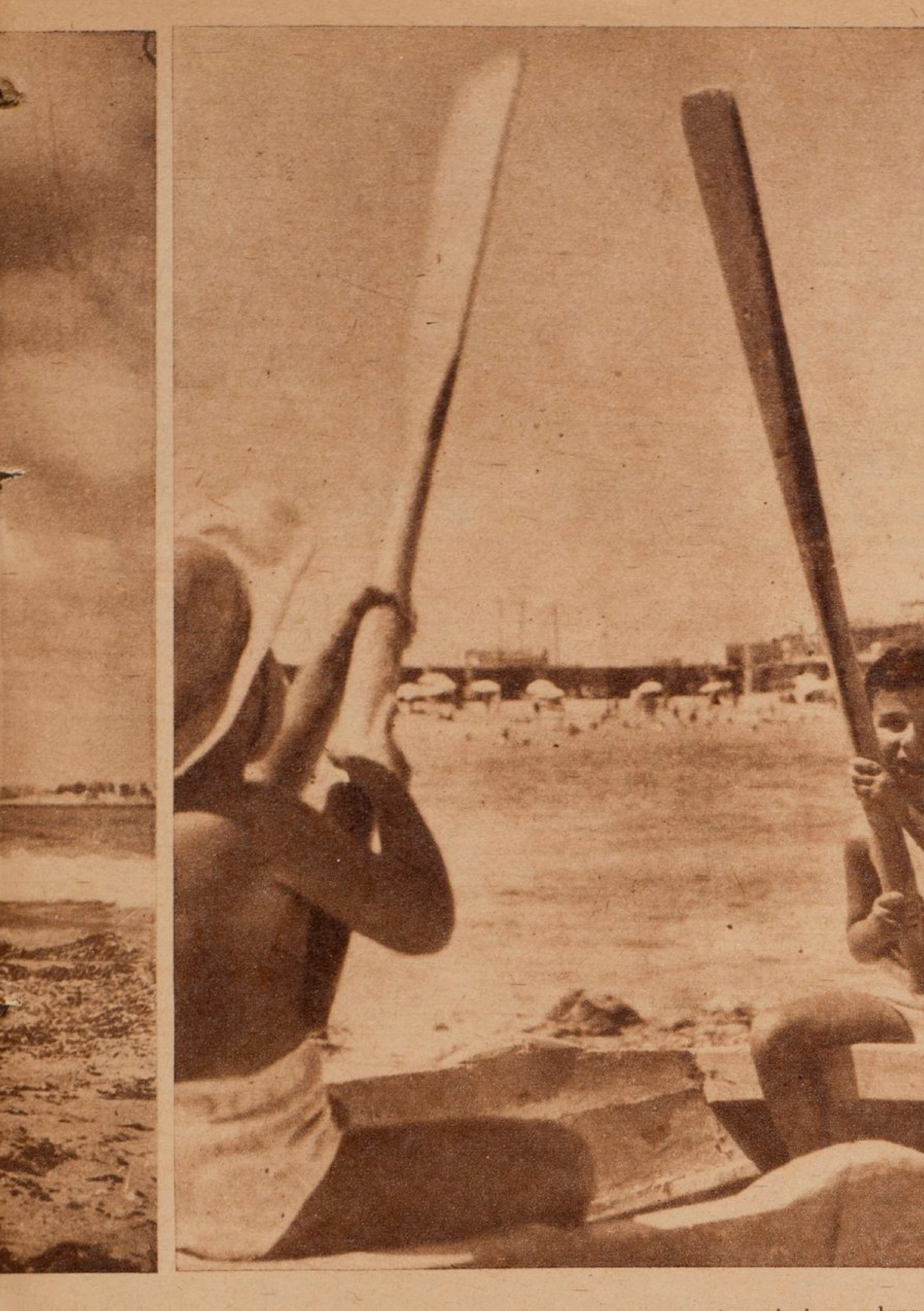
L'APRES-GUERRE

vue par les Américains

L'opinion américaine à ce sujet est reflétée par celle de diverses personnalités représentatives du monde politique et de la presse. Elle exprime les espoirs et les craintes que lui inspirent les tendances actuelles dans tous les pays alliés. Nous reproduisons ci-après les déclarations les plus intéressantes qui ont été rassemblées par la revue américaine « Look ». Quant au point de vue des dirigeants, qui contient les principes de l'organisation future, il peut être résumé par les citations suivantes :

● « Nous espérons assurer à toute l'humanité non seulement la liberté d'expression et la liberté du culte, mais encore l'affranchissement du besoin aussi bien que de la peur. » ROOSEVELT.

● « Nous devons espérer et prier afin que les puissances victorieuses pensent non seulement à leur propre bien-être, mais aussi au bien-être de tous. » CHURCHILL



« Voleur ... démarche ... erveilles.

Brandissant leurs rames d'un air menaçant, c'est ainsi que dans un duel plus bruyant que sérieux, ces enfants liquident un petit différend. Ils n'ont qu'une seule crainte, c'est de perdre l'équilibre.

ELUCIDONS LES PROBLEMES FONDAMENTAUX

par WENDELL WILLKIE
Chef du parti républicain et candidat à la Présidence en 1940.

Voici quelques mois, le Président Roosevelt, les chefs d'état alliés, les divers hommes politiques dans tous les pays, ont présenté une grande variété de plans et de suggestions pour l'après-guerre. Cela est excellent, car l'on peut ainsi espérer une solution générale coordonnant les efforts des diverses nations non seulement pour l'établissement d'une paix durable, mais aussi pour le développement économique et politique de tous les peuples.

Entretemps, toutefois, certaines déclarations et certaines initiatives politiques de nos chefs risquent d'entraver toute solution future conforme à nos tendances.

Si nous voulons que nos espoirs ne soient pas déçus, il nous faut considérer dès maintenant si les initiatives politiques prises par les Nations Unies, tandis qu'elles combattent, ne sont pas de nature à entraver l'avènement d'un monde de justice, et de coopération politique et économique. Aussi, convient-il de se poser les questions suivantes :

Les Etats-Unis comptent-ils continuer à l'avenir leur politique d'expédient et de compromis avec les collaborateurs et les forces du nazisme ?

Est-ce que la Grande-Bretagne a l'intention de poursuivre dans ce monde du XXème siècle une politique victorienne d'impérialisme et d'exploitation ?

La Russie pense-t-elle pouvoir demeurer silencieuse à propos de ses plans en Europe orientale et de ses relations future avec la Chine ?

Nous sommes tous d'accord pour reconnaître qu'il est trop tôt pour arrêter les détails et la structure exacte de l'organisation d'après-guerre. Mais les questions précitées ont trait à des principes fondamentaux.

Si nous ne les élucidons pas sincèrement et d'une manière conforme à la justice, le monde de demain sera un monde d'intrigues et de conflits. Dans le cas contraire, nous pourrons alors avoir quelque espoir de créer un monde de sécurité économique, de progrès et de paix. »

EVITER UNE GUERRE MONDIALE

par EDGAR ANSEL MOWRER
Correspondant de journaux, ancien directeur-adjoint de l'O.W.I.

Si le groupe d'isolationnistes élus au Congrès signifie qu'une fraction de l'opinion américaine ne voit pas encore la relation qui existe entre l'isolationnisme et la Guerre mondiale No. 2, alors nous pouvons redouter une paix bien pire que celle qui a résulté du Traité de Versailles.

Elle pourrait ressembler à ceci :

Croyant toujours aux expédients militaires provisoires, le Président des Etats-Unis s'arrangerait pour que nous conquérions l'Europe par le truchement d'une série de combinaisons avec des renégats fascistes dont il ne serait plus capable de se libérer.

Il déciderait de maintenir l'emprise américaine sur toute l'Europe à l'exception de l'Angleterre et de la Russie, plus ou moins désarmées. Cela pourrait être expliqué par deux motifs : sauvegarder une Europe conservatrice ; établir une action de police collective pour préserver l'ordre. Aucun des ces deux objectifs ne sera atteint.

En cours de route, nous nous serons aliénés à la fois l'Angleterre et la Russie, lesquelles décideront de rester unies contre nous. Nous aurons déçu les démocrates des pays occupés qui n'attendaient pas la réaction, mais la liberté et qui chercheront à s'affranchir par le moyen de la guerre civile, à commencer par la France.

Les Allemands finiront par fraterniser avec les Russes. S'étant assurés des positions en Europe, les Etats-Unis relâcheront au moins leur guerre contre le Japon, manquant en cela à l'amitié chinoise et prépareront ainsi sûrement une nouvelle guerre qui éclaterait vers 1956.

Cette sorte de paix peut se produire immédiatement, mais elle ne se fera pas nécessairement si le peuple américain répudie complètement l'isolationnisme et insiste pour obtenir le maximum de démocratie et de sécurité collective dans toutes les parties du monde.



garçon ... animés.

Ce tableau fait penser à quelque œuvre de grands peintres de l'Ecole Italienne. La madone penchée est saisissante de vérité.

VERS UN CONSEIL SUPREME DES NATIONS UNIES

par le Major GEORGE F. ELIOT
Analyste militaire de la Columbia Broadcasting, éditorialiste et auteur de nombreux ouvrages sur la guerre.

En tant que puissances victorieuses, les Nations Unies devront garantir la paix du monde.

La nature des armements modernes, et particulièrement l'arme aérienne, facilitera leur tâche. Il faut beaucoup de temps pour édifier une grande machine de guerre. Et les armes d'aujourd'hui sont tellement puissantes qu'une seule petite armée serait nécessaire si nous voulions ramener à la raison les nations de mauvaise volonté.

Pour préserver la paix après la guerre, nous devons avoir, dès maintenant, un Conseil Suprême des Nations Unies. Grâce à cet organisme, les différends pouvant surgir entre elles seront aplanis, des plans communs décidés et une politique harmonieuse instaurée. Puis, quand la victoire sera finalement remportée, les Nations Unies seront une réalité vivante, avec une organisation militaire et politique à la mesure du monde.

Le monde peut gagner la paix et la sécurité si nous agissons en tant que nations avec le même sens des responsabilités pour la paix mondiale que nous le faisons pour la paix et l'ordre de nos communautés. Nous ne pouvons pas obtenir la paix et la sécurité à un autre prix.

PROJETONS LA PAIX MAINTENANT

par CLARE BOOTHE LUCE
Auteur dramatique, correspondante de guerre et membre du Congrès (Connecticut)

Si nous voulons fonder une paix durable, nous devons nous mettre à la tâche aujourd'hui même. Si nous ajournons cette question, il pourrait être trop tard, pour surmonter les multiples et difficiles problèmes du monde d'après-guerre.

Les problèmes des religions, les problèmes économiques, (nous savons maintenant que si un homme est réduit à la famine à Hankéou, un autre a également faim à Pittsburg), et les problèmes de gouvernement seront au centre de nos préoccupations. Nous ne devons pas permettre qu'un autre parti nazi, sous un nom différent, s'installe au pouvoir et en-

Telle est la tâche qui nous attend. Combien souvent l'on entend dire : « Oh ! gagnons la guerre d'abord, puis nous nous occuperons de la paix ».

C'est un fait que vous ne pouvez faire la paix sans projeter la paix, faute de quoi vous n'obtenez qu'un armistice. Et les mots seuls

LORD LOUIS MOUNTBATTEN



le nouveau commandant allié de l'Asie Sud-Est

La nomination du nouveau commandant en chef en Asie Sud-Orientale est considérée comme manifestant l'intention des Alliés d'intensifier les opérations militaires dans cette zone. Agé de 43 ans, Lord Louis Mountbatten est un homme d'action

Il s'appelle Lord Louis Albert Victor Nicholas Mountbatten, vice-amiral, lieutenant-général honoraire, maréchal de l'Air honoraire.

Il est cousin du roi George VI. Dans ses veines coule autant de sang anglais que de sang allemand. Son père était le prince Louis de Battenberg, et sa mère, la princesse Victoria, était la fille de Louis IV, grand-duc de Hesse, et de la princesse Alice, la fille de la reine Victoria.

Suivant les traces de son père, Lord Louis a parcouru les sept mers en qualité d'officier de la Royal Navy. Mais le destin fut beaucoup plus clément envers lui qu'il ne l'avait été pour son père. Il fut accepté d'emblée, par le public anglais, comme un héros populaire de la guerre ; à aucun moment, il ne fut question de son origine qui n'est pas essentiellement anglaise. Il en fut autrement pour le prince Louis que l'opinion publique, au cours du dernier conflit, obligea à quitter la charge de Premier Lord de la Mer, auprès de l'Amirauté, parce que, malgré sa naturalisation, remontant à quarante-six ans auparavant, on ne voulut pas oublier sa naissance et son éducation allemandes.

Pendant la réorganisation de la Maison des Windsor, Lord Louis reçut son nouveau nom : Mountbatten, qui est une traduction anglaise du nom Battenberg. Il fut élevé au rang de Marquis de Milford Haven et mourut en 1921. Il laissa son fils, alors officier de marine, continuer la tradition d'honneur de la famille.

UNE COMMANDANT ENTÊTÉ

Si l'ancien bon vivant, jadis célèbre dans les endroits publics de la capitale anglaise, est devenu commandant suprême allié en Asie sud-orientale, c'est parce qu'il a fait preuve de toutes les qualités requises. Lord Louis Mountbatten a démontré, à plus d'une reprise, qu'il est nanti de courage, d'audace et de jugement, et que sa tête virile posée sur ses larges épaules est capable de concevoir de grandes choses.

En 1939, il était commandant du destroyer « Kelly ». Son navire heurta une mine dans la Manche. Manœuvrant très habilement, Lord Mountbatten arriva à ramener à bon port ce qui restait de l'unité placée sous son commandement. Vers le mois de mai 1940, le « Kelly » était en état de reprendre la mer. Toujours sous le commandement de Mountbatten, il s'aventura dans la Mer du Nord et fut torpillé. Cette fois-ci, les dégâts étaient sérieux ; après quatre-vingt-dix heures de navigation effectuée dans des conditions très difficiles, l'unité ralliait un port britannique. Mais Mountbatten était trop assoiffé d'action pour pouvoir attendre la fin des réparations. Il prit de suite le large, à bord du « Javeline » un autre destroyer. Torpillé au cours d'un combat de nuit contre les Allemands dans la Manche, Lord Louis refusa d'abandonner son bateau, et mit le cap sur la côte anglaise.

Une fois de plus, il retrouva le « Kelly », qui fut affecté à la flotte de la Méditerranée. Attaqué par une escadrille de Stukas, au cours de la campagne de Crète, le « Kelly » coula sous les pieds de son commandant. Lord Louis fut sauvé par les hommes d'une autre unité britannique. Hissé à bord à moitié inconscient, vomissant de l'huile et de l'eau de mer, il remarqua : « C'est étrange comme on peut avoir la certitude qu'on survivra à toutes les catastrophes. »

Après avoir perdu le destroyer qu'il avait mis tellement d'entêtement à sauver, Lord Louis partit pour les Etats-Unis pour prendre le commandement du porte-avions « Illustrious » qui se trouvait en réparation dans un port américain.

A LA TÊTE DES COMMANDOS

Quelque temps après, Lord Louis était rappelé en Amérique. On lui confia le commandement du fameux corps des « Commandos » créé sur l'instigation de Sir Roger Keyes, héros de Zeebruge.

Son mot « Il n'est pas bien de donner des ordres que l'on n'est pas en mesure d'exécuter soi-même », est devenu célèbre.

Ainsi, pendant plusieurs mois, Lord Mountbatten s'entraîna à devenir un parfait commando. De concert avec ses hommes, il mit au point de nouvelles méthodes d'attaque-surprise, discuta de nouvelles idées, et répéta à l'envi le vieux refrain qui avait dominé sa carrière navale : « D'abord discipline, ensuite exactitude ». Lorsqu'on lui apporta le premier compte rendu des opérations de Vaagso, il eut l'air désappointé : « Notre synchronisation a laissé à désirer. Nous devions débarquer à 8 heures 30. Or, notre premier homme foula le sol à huit heures trente et une minutes. »

Ceux qui ont connu le Lord Mountbatten, homme du monde, rieur, aimant la bonne vie d'avant-guerre, le reconnaîtraient difficilement sous l'aspect d'un chef sérieux, sévère, partisan acharné de la discipline totale et de la précision mathématique. Sans doute, ses intimes savaient que « Dickie avait des côtés sérieux », mais en ce temps-là, il s'efforçait de les dissimuler. Les personnes austères n'avaient pas bon accueil dans son entourage. Par exemple, après avoir servi sous les ordres de Beatty, au cours de la dernière guerre, après s'être familiarisé avec toutes les unités maritimes, depuis les cuirassés jusqu'aux sous-marins, lord Louis s'en alla à Cambridge et obtint un diplôme d'ingénieur électro-technicien.

AVANT GUERRE

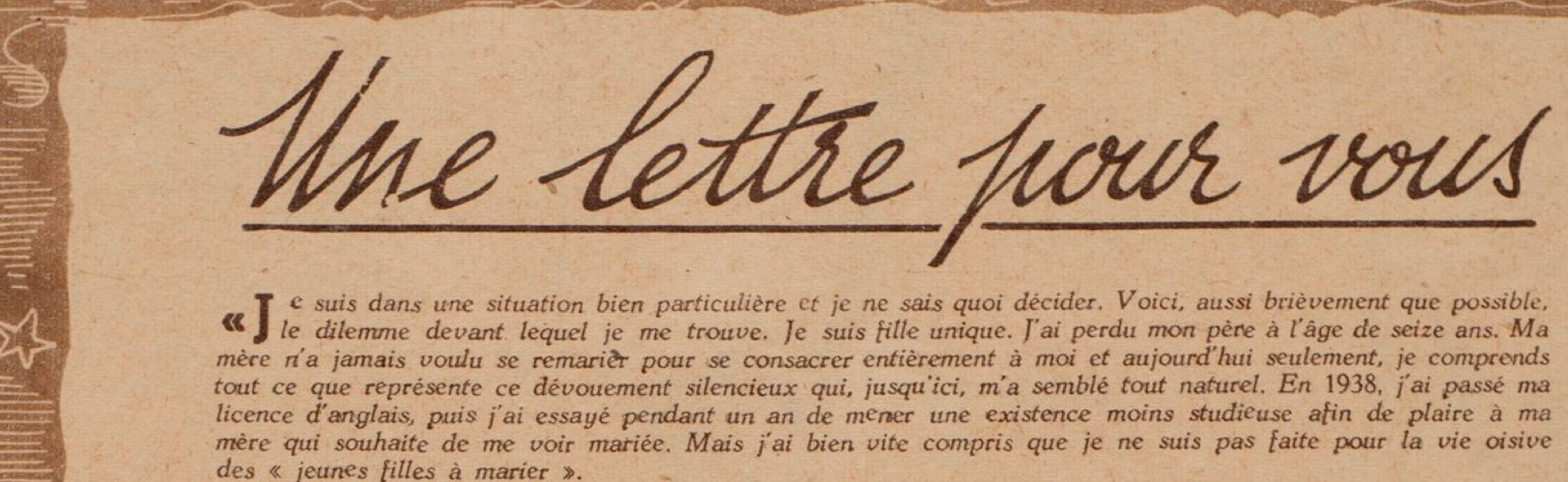
Il est membre de la Société de Radiotélégraphie, de l'Institution des Ingénieurs Navals, et bien des années avant la guerre, il était détenteur d'un brevet de pilote civil. Il devint un expert en torpilles et en T.S.F.

Il inventa plusieurs appareils simplifiés de mesure qui sont actuellement employés dans la marine de guerre britannique.

Pendant les joyeuses journées de la paix, Dickie Mountbatten ne s'attardait pas à ennuyer ses amis avec des exposés techniques. Au contraire, il semblait que tant lui que sa jeune femme Edwina Ashley, héritière des millions de Sir Ernest Cassel, n'eussent d'autre préoccupation que de défrayer la chronique mondaine des journaux. Leur mariage avait eu lieu en 1923, en présence du Roi George V et de la Reine Mary, de la Reine Alexandra, et d'autres membres de la famille royale d'Angleterre. Le Prince de Galles, actuellement duc de Windsor, était garçon d'honneur.

Pendant un certain temps, Lord Louis et sa jeune femme habitèrent Paris, mais bientôt, le couple venait s'établir à Londres. Ils s'installèrent dans un somptueux appartement à deux étages, dominant Hyde Park, et menèrent un train de vie endiablé. La demeure comportait trente pièces. Le cabinet de travail de Lord Louis est plein d'instruments inventés par lui, comme par exemple la porte à cellule photo-électrique qui s'ouvre automatiquement sur la simple apparition d'une personne. La salle à manger peut contenir plusieurs dizaines de personnes et, en quelques minutes, peut être transformée en une salle de projections cinématographiques avec cent cinquante places assises.

Lorsque la guerre éclata, en 1939, Lord Mountbatten, oublia tout et devint un combattant. Sa femme, qui comptait parmi les élégantes les plus remarquées de la capitale anglaise, ne quitte plus l'uniforme. En qualité de Présidente de la Brigade d'Ambulances de St-John, elle effectua un voyage semi-officiel aux Etats-Unis. L'appartement des Mountbatten est fermé pour la durée de la guerre. Pat et Pam, leurs deux filles, se trouvent en Amérique, auprès de Mme Cornelius Vanderbilt.



Une lettre pour vous

« Je suis dans une situation bien particulière et je ne sais quoi décider. Voici, aussi brièvement que possible, le dilemme devant lequel je me trouve. Je suis fille unique. J'ai perdu mon père à l'âge de seize ans. Ma mère n'a jamais voulu se remarier pour se consacrer entièrement à moi et aujourd'hui seulement, je comprends tout ce que représente ce dévouement silencieux qui, jusqu'ici, m'a semblé tout naturel. En 1938, j'ai passé ma licence d'anglais, puis j'ai essayé pendant un an de mener une existence moins studieuse afin de plaire à ma mère qui souhaite de me voir mariée. Mais j'ai bien vite compris que je ne suis pas faite pour la vie oisive des « jeunes filles à marier ».

Dès que la guerre a éclaté, j'ai, comme tant d'autres, travaillé aux œuvres de guerre. J'ai accepté cette activité matérielle par sentiment du devoir, mais sans jamais cesser de sentir que là n'était pas ma véritable voie. J'aspire à employer mes capacités intellectuelles (je ne veux pas être professeur). Or voici que l'on m'offre une situation exceptionnellement intéressante. Il s'agit d'un poste de confiance dans l'armée, mais qui m'obligerait à quitter l'Egypte. Ce serait donc la séparation entière d'avec ma mère et ceci au moment où, vieillissante, elle a le plus grand besoin d'être entourée de tendresse. Ai-je le droit de partir et de la laisser seule ? J'hésite à être cruelle et pourtant, refuser serait pour moi un sacrifice énorme, et plus encore ; l'acceptation de cette routine dans laquelle j'étouffe, je l'avoue très égoïstement.

Je ne suis pas particulièrement jolie. J'ai déjà vingt-cinq ans. Notre situation de fortune est modeste. Mes chances de me marier sont relatives, car je sais qu'il m'est impossible de faire un mariage de convenance. Voilà mes perspectives d'avenir. Dois-je me sacrifier à ma mère ou accepter une situation qui me promet une existence conforme à mes goûts ? Je suis bien perplexe, bien tourmentée. Aidez-moi. »

Vous me demandez conseil, Mademoiselle, eh bien, tâchons d'être sincères et regardons la réalité telle qu'elle est. Malgré les mots que vous employez, « sentiment du devoir », « sacrifice », « égoïsme », la routine de votre existence vous révolte et vous étouffez dans un cadre trop étroit que toutes les œuvres de guerre ne sauraient remplir. Ce que vous recherchez, inconsciemment, c'est échapper à l'emprise d'un milieu sévère, à la monotonie d'une vie sans surprise, et seule votre affection pour votre mère vous retient à la veille de prendre une décision dont peut dépendre pour vous un avenir meilleur.

Je ne vous condamne pas le moins du monde. Votre cas est celui de quantité de jeunes filles « dont les chances de se marier sont relatives » et qui souffrent d'être les prisonnières trop lucides d'une famille trop proche. Malgré la vénération que vous portez à votre mère, vous vous refusez à être toute votre vie l'enfant obéissante dont le premier souci est de plaire à ses parents. Puisqu'il y a en vous ce désir d'évasion, l'acceptation du devoir filial n'est plus que résignation, et quelle amertume cache ce mot ! Quelles raisons secrètes d'en vouloir à autrui qu'un sacrifice fait malgré soi ! Pensez-y, Mademoiselle, car c'est là où se place tout le problème. Il est uniquement dans votre attitude d'esprit, dans votre façon d'envisager les faits. Il faut une âme très haute pour faire de toute soumission une acceptation joyeuse. Si vous ne vous sentez pas la force d'accepter de vivre là où le destin vous a mise, partez, vous n'avez plus le droit de rester. Votre présence deviendrait reproche. Vous parlez de vous « sacrifier » à votre mère et c'est ce mot qui indique combien en pensée, vous êtes déjà « l'enfant prodigue ». Le sacrifice signifie le renoncement, mais non l'acceptation entière et par là, vidée de toute amertume. Votre mère ne vous a jamais fait sentir la part de joie à laquelle elle a renoncé pour se consacrer entièrement à vous : à présent, seulement, vous comprenez tout ce que représente ce dévouement en apparence si naturel. C'est pour votre bonheur que votre mère a agi ainsi et non pour assurer sa vieillesse contre la solitude. Le mariage qu'elle souhaite pour vous, pourrait fort bien vous éloigner d'elle et pour toujours. Mais alors vous la quitteriez au bras d'un époux tandis qu'aujourd'hui, c'est d'elle-même que vous désirez vous affranchir.

Si vous cherchez surtout une occupation plus conforme à vos goûts, je ne crois pas me tromper en vous disant qu'il vous serait facile de trouver ici-même une situation de secrétaire ou de traductrice où vos qualités intellectuelles seraient mises à profit. La séparation est un moyen extrême. La guerre rend tout éloignement encore plus pénible qu'en temps normal. Tout cela, vous le savez, vous le sentez et vous hésitez à payer d'un prix très cher un changement total d'existence.

Consultez votre force. Voyez s'il ne vous est pas possible de vous organiser une vie mieux en rapport avec vos capacités. La solution heureuse est peut-être là, tout près de vous. Et si, écoutant la voix du cœur, vous décidez de rester, ne parlez plus de « sacrifice » mais faites que votre acceptation soit entière, je dirai même joyeuse. Votre paix intérieure l'exige. Sinon, ayez le courage qui entraîne tous les détachements. Souvenez-vous de cette pensée de Romain Rolland : « Le pire mal du monde est de ne pas vouloir ce que l'on veut, de ne pas oser ce que l'on a entrepris, de s'arrêter à mi-chemin d'une idée, errant de tous côtés ou revenant en arrière. »

VOTRE AMIE

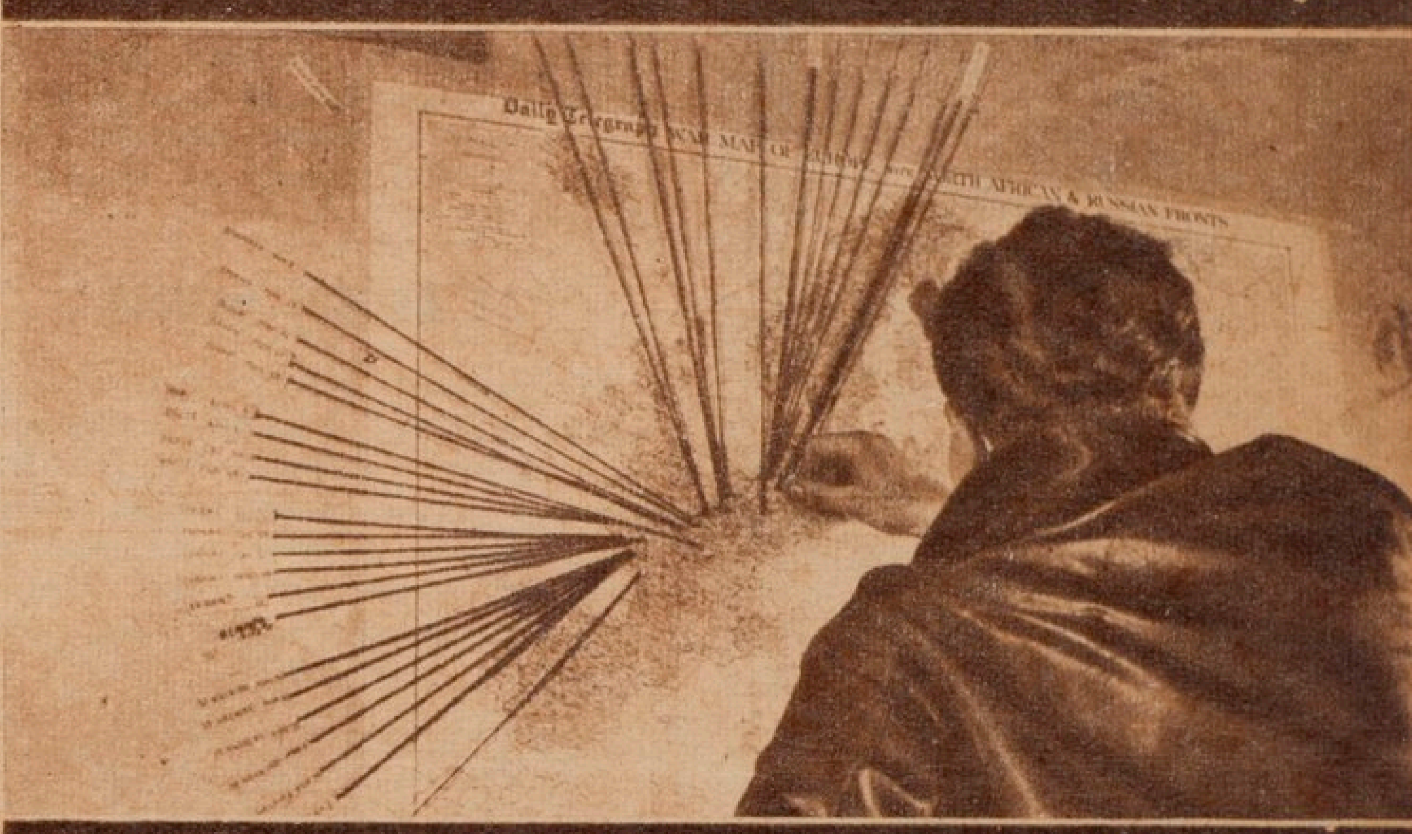




Beaucoup attendent le passage des Forteresses : veilleurs sur les côtes d'Angleterre et de France, embarcations de sauvetage, postes d'observation radiophoniques, chasseurs et D.C.A. ennemis. Mais personne avec autant de gravité que les équipages de terre.



Les équipages de terre les ont comptées à leur retour et contrôlé leur identification. Ils ont attendu pendant des heures. Il faisait presque sombre quand le chef de ce groupe a dit : « Bien, les amis. Il est temps de s'en aller... » Et ils ont regagné silencieusement le hangar.



Cet artilleur épuisé a vu une Forteresse de son escadrille s'abattre et il a fait un rapport très détaillé. L'accueil a été plutôt animé. Mais il signale sur la carte un nouvel objectif. Aussi, l'industrie allemande subira bientôt un nouveau coup. Et le bombardier abattu sera vengé.

A la suite du raid de jour exécuté sur l'Allemagne...

UNE FORTERESSE EST MANQUANTE ...

Les Forteresses Volantes partent pour un autre raid de jour sur l'Allemagne. Comme les gros appareils courent sur l'aérodrome, le personnel de terre les regarde prendre leur vol. Les bombardiers évoluent lentement autour du terrain d'aviation. Ils sont dispersés en une formation de bataille assez étendue. Les hommes du contrôle les comptent un à un comme ils s'élèvent. Non loin de là, groupes après groupes, d'autres Forteresses arrivent des aérodromes d'East Anglia pour compléter la grande armada. Maintenant, le champ d'aviation est couvert de ces grands oiseaux. Dans chaque B-17, il y a dix hommes. Prenant place dans des centaines d'appareils, ces soldats de l'air vont faire une nouvelle incursion au-dessus des territoires ennemis les dominant du haut de la stratosphère. Les équipages de terre les attendent avec anxiété mais une secrète confiance. Ils ont travaillé pendant des heures à la préparation de ce raid.



Les uniformes attendent à la chambrée. L'on remarque une tunique de sergent avec les ailes d'argent. Lorsque tout espoir est perdu, le Q.G. de la 8ème Armée Aérienne le fait savoir au département de la Guerre qui informe les familles intéressées du décès de l'aviateur.



Le navigateur n'a pas eu le temps de remettre tout en ordre avant de partir. Il a 21 ans et a piloté son bombardier autant de fois au-dessus du territoire ennemi. A son retour, il espère trouver sur sa table, parmi le désordre, une lettre du pays.



Les effets du pilote disparu sont empaquetés. L'adjudant s'acquitte de cette tâche avec une minutie qu'il n'a jamais peut-être eue auparavant. C'est qu'il s'agit de souvenirs qui seront envoyés à la famille. C'est l'ultime hommage du planton.

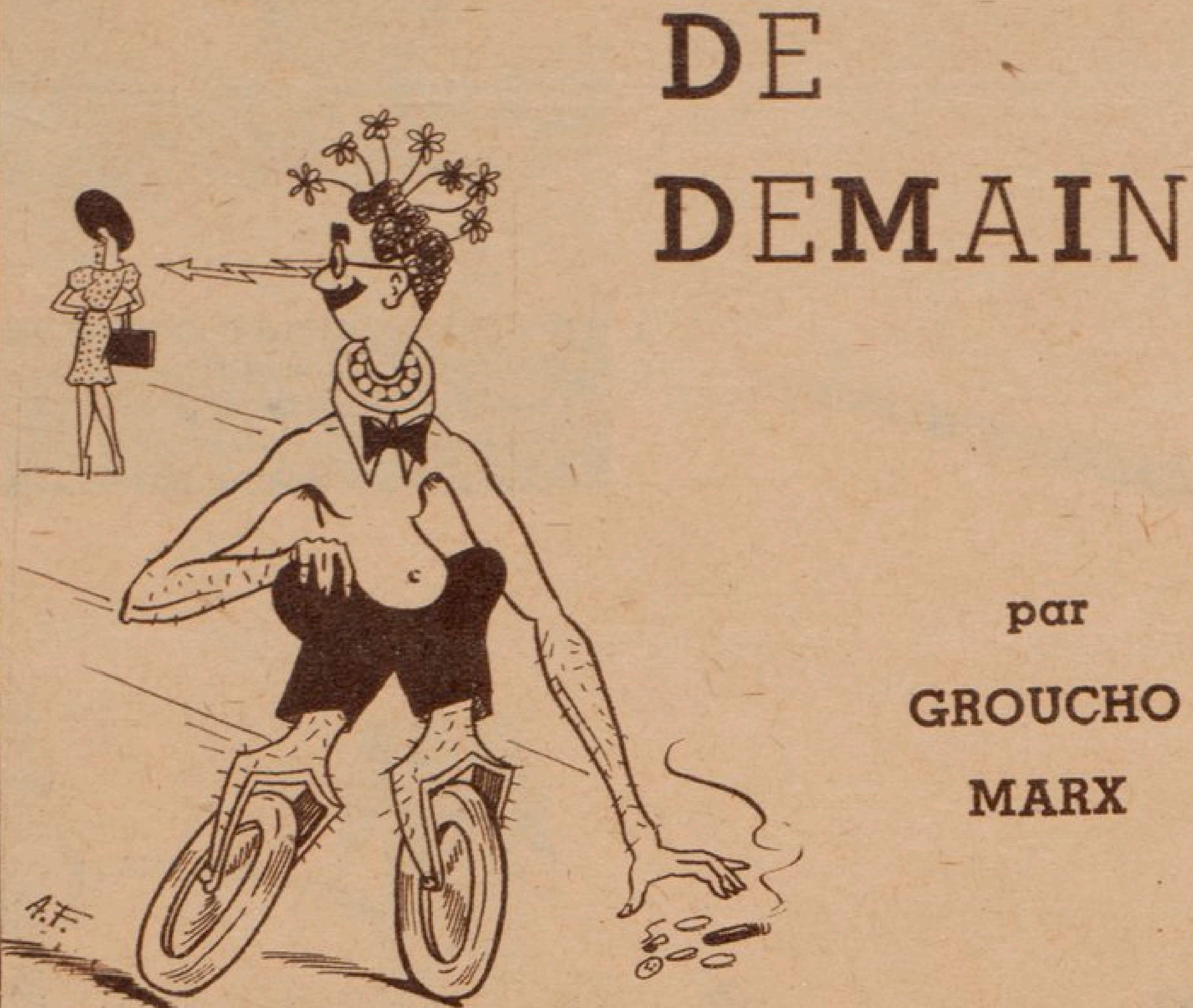


« Redline », le chien de l'escadrille, se repose après un long raid. Les équipages l'emmènent durant les missions faciles, après avoir eu soin de le mettre dans une boîte de munitions à air conditionné et qui est rattachée à un ballon d'oxygène...



Le chapelain Biggs écrit à la mère. Il a attendu quelques semaines pour être sûr que le département de la Guerre a fait parvenir son message, puis il adresse à la famille une lettre de condoléances. « La patrie sera fière de votre gars. »

L'HOMME DE DEMAIN



par
GROUCHO MARX

« Je vais me présenter au rebut », déclare le facétieux acteur de cinéma dans une étude publiée par « This week », de New-York.

Je lis toujours des articles enthousiastes sur les nouvelles automobiles qui seront construites après la guerre. On m'a dit qu'elles auraient le moteur à l'arrière, des fauteuils en graine de soja, des carrosseries en matière plastique et le volant en pâte à gâteau, pour satisfaire au besoin des gourmands.

LE NOUVEL HOMME

Pourquoi ne fabrique-t-on pas un nouvel homme ? Si jamais un mécanisme a eu besoin d'être rénové, c'est bien le corps humain. Si ce modèle courant est le chef-d'œuvre de notre mère Nature, c'est qu'elle est un peu déréglée, et devrait passer quelque temps dans une école d'ingénieurs.

Commençons par le bas : les pieds. Les pieds sont absolument laids. Est-ce qu'un homme averti par ses lignes, irait se promener avec une jeune fille dont les pieds ressemblent aux siens ? Evidemment non.

DES ROUES A LA PLACE DES PIEDS

Et si les pieds se changeaient en roues ? C'est alors que vous pourriez vous en servir. Vous pourriez aller voir vos amis en roulant. Vous iriez au marché aux légumes, et le soir, en rentrant du travail, votre femme se servirait de vous comme aspirateur à poussière.

Soixante centimètres plus haut, vous trouvez le genou. Personne n'a jamais pu expliquer à quoi servait le genou. Il ne travaille pas. En somme, il ne vaut pas la peine de parler du genou. C'est une incongruité technique. Il se démet constamment, et il faut lui donner autant de soins qu'à une faux mécanique d'occasion.

Il est vrai que dans le bon vieux temps, le genou jouait un rôle important dans les préambules de l'amour. Les amoureux se jetaient hors du divan du salon et se posaient sur un genou pour déclarer leur affection. Mais l'invention du moteur à combustion interne a changé tout cela.

Le siège arrière de l'automobile s'est révélé un bien meilleur décor, et en peu d'années, le divan du salon a pris rang d'antiquité dans la maison.

L'ESTOMAC

L'estomac joue un rôle proéminent dans le corps humain, surtout si vous avez un penchant pour la bière.

Mais je suis sûr qu'un dessinateur habile l'aurait mieux conçu. Il sert à deux buts essentiels. Il reçoit votre dîner et, ce qui est beaucoup plus important, il est censé supporter vos pantalons. Malheureusement, nous devons respirer, et quand nous aspirons, ces derniers tombent de 6 à 10 centimètres. On aurait pu éviter cela aisément, si l'on avait allongé l'os de la hanche de dix centimètres de chaque côté. Les pantalons pendraient naturellement, sans ceinture ou bretelles.

LES BRAS

Ne parlons pas des bras, cela est préférable. Ils naissent de rien du tout, se balancent sans raison et donnent à ceux qui les portent une apparence grotesque et ridicule. Même les babouins hideux, qui sont censés être plusieurs degrés plus bas dans l'échelle sociale, sont mieux équipés que nous. Les bras d'un babouin adulte, sont assez longs pour toucher le sol sans se pencher, et lui permettent, quand il se promène dans la rue, de ramasser du ruisseau, les bouts de cigarettes et les pièces de monnaie sans perdre sa dignité.

LE COU EST UN EGOUT

Le cou est un tuyau d'égoût qui sort des épaules et s'enfonce dans la tête. Il est orné, en général, d'une pomme d'Adan et d'un col. La pomme d'Adam est une boule de viande de grosseur moyenne, qui court le long du cou cherchant sa sœur. C'est une monstruosité que la Nature nous a laissée et nous n'y pouvons rien. Nombreux sont ceux qui essaient de la cacher avec une cravate, mais la plupart du temps, la cravate est plus laide que la pomme.

Le cou serait plus utile, s'il était garni de roulements à billes. Avec une tête mobile, un homme pourrait marcher dans la rue, et s'il apercevait une jolie femme de l'autre côté de la rue, il pourrait vite tourner la tête vers elle, tout en réfléchissant s'il vaut la peine de risquer son après-midi. En retournant la tête dans l'autre direction, il éliminerait le risque de rentrer dans d'autres piétons et par un hasard malencontreux, dans sa propre femme.

LES DENTS

Nous en arrivons aux dents, ces sentinelles de la bouche. L'homme moyen dépense la moitié de son salaire sur sa famille, le quart sur des chanteuses de cabaret et le reste sur ses dents. Examinons la denture d'un homme de cinquante ans. A part un petit morceau de gâteau, vous verrez une collection variée de plombages, de ciment, de couvertures de porcelaine et une langue.

Vous y trouverez tout, sauf des dents.

Mais doit-on en accuser les dents ? Evidemment non. Si nous étions bien bâtis, nous n'aurions pas de bouche.

Vous me demanderez : « Mais comment mangerions-nous ? »

En vérité, je n'en sais rien, mais j'y penserai durant le week-end.

LA SOLUTION AGRICOLE

Nous arrivons à la couronne glorieuse de l'homme — ses cheveux. Le sommet de sa tête, est, semble-t-il, le seul endroit où l'on ne puisse faire pousser des cheveux convenablement.

Peut-être que l'agriculture peut résoudre ce problème. Les fermiers ont découvert depuis longtemps que le sol se fatigue, si l'on n'alterne pas les cultures. Par exemple, s'ils sèment du blé une année, l'année suivante, ils feront pousser de l'avoine ou des choux. Le cuir chevelu pourrait peut-être donner des résultats semblables. En hiver nous ferions pousser nos cheveux et, au printemps, on le labourerait et on y planterait des pois de senteur. Je recommande particulièrement les pois de senteur, car ils sont abondants et verts, poussent à une bonne hauteur, et ne demandent pas beaucoup de soins.

L'année suivante, on pourrait essayer du chou — six mois de cheveux et six mois de chou. L'on aurait une tête ornée de cheveux en hiver, de choux en été. On peut faire de même avec la laitue, mais pourquoi dire des choses aussi évidentes...

LES PEAUX-ROUGES
prennent part à la guerre

« Comment, disait récemment une radiodiffusion nazie, les Indiens d'Amérique pourraient-ils envisager un seul instant de porter les armes et de combattre pour ceux qui les exploitent ? »

C'est dans la région des Chutes de Celilo, là où la rivière Colorado se précipite en un torrent d'écume verte, qu'un jeune brave de la tribu des Celilos, m'a fourni la réponse à la question posée par les propagandistes de Berlin. Le jeune homme m'annonça qu'il allait bientôt faire partie des Forces Armées des Etats-Unis. « Mes grands-parents, me dit-il, ont combattu contre l'homme blanc. Ils défendaient leurs foyers. Parfois, nous avons été injustement traités. Mais nos conditions d'existence n'ont fait que s'améliorer graduellement. Nos écoles sont bonnes. Nous recevons un entraînement adéquat pour le commerce et l'agriculture. Le Gouvernement défend nos droits. Nous savons que, sous l'égide du Nazisme, nous connaitrions le sort des esclaves ».

Lorsqu'ils se présentèrent aux centres de recrutement, les Indiens de la tribu des Sioux apportèrent leurs fusils. Le " Conseil des Corbeaux » adressa au Président Roosevelt la somme de dix mille dollars, prélevés sur le fonds de la tribu, destinée à l'achat de bombes et de canons. Presque tous les Peaux-Rouges du clan des Chippewas, en état de porter les armes, se sont portés volontaires. Les Colvilles et les Cheyennes renoncèrent à toutes leurs revendications vis-à-vis du gouvernement américain, le jour même où les aviateurs japonais attaquèrent Pearl Harbour. Sur les rives du Colorado, les pêcheurs Celilos font des économies sur le produit de la vente de leurs saumons, au profit des jeunes gens de la tribu qui s'enrôlent.

Le corps des Fusiliers Marins compte un détachement composé exclusivement de Peaux-Rouges, originaires de la tribu des Navajos. Toute une rangée de machines dans les établissements aéronautiques Boeing, à Seattle, est actionnée par des Yakimas aux larges épaules.

Ainsi, les descendants des premiers occupants de l'Amérique se sont joints à la lutte que les Nations-Unies livrent à l'Axe. Des 60.000 Indiens mâles, âgés de 21 à 44 ans, résidant aux Etats-Unis, 8.800 font partie des forces armées. Ce pourcentage dépasse celui de la population mâle de tout le pays, prise dans son ensemble.

A Montana, par exemple, sur 252 recrues Peaux-Rouges qui se sont enregistrées, conformément à la loi sur le service militaire sélectif, 131 se sont portées volontaires pour le service armé.

Toutes ces manifestations sont très significatives, car c'est la première fois dans l'histoire des Etats-Unis que les Peaux-Rouges doivent servir dans les forces armées du pays. Cette guerre est la première épreuve de loyalisme de ces hommes qui, plus que tous autres, sont attachés au sol de l'Amérique et qui sont les vrais héritiers du Continent Américain.

Dans l'Alaska, nombreux sont les Indiens qui ont mis leurs bateaux à la disposition de la Marine et des Garde-côtes. D'autres ont offert leurs terres, qui ont été transformées en bases aériennes, sans demander la moindre compensation.

« Les Indiens sont en train de donner la preuve de leur profond loyalisme envers leur pays », a récemment déclaré John Collier, Commissaire du Gouvernement Américain pour les Affaires Indiennes.

Il y a quelque temps, en présence du Vice-Président Wallace, les Six Nations de la tribu Iroquois déclarèrent officiellement la guerre à l'Axe. « Nous représentons la plus ancienne, quoique la plus petite démocratie au monde », disait entr'autres la résolution des Peaux-Rouges. « Le peuple indien partage unanimement le sentiment de révolte devant les atrocités commises par l'Axe et considère que l'on ne peut plus tolérer ce massacre d'êtres humains, perpétré par les ennemis des peuples libres ».



Le général Tinker, héros indien de cette guerre, a conduit plusieurs attaques couronnées de succès contre les Japonais. La modernisation des Peaux-Rouges ne leur a pas fait perdre leurs qualités guerrières.

Au Canada également, les Indiens sont dans l'armée. Une bande de « Crees » franchit plusieurs centaines de milles de brousse, depuis Norway House jusqu'à Winnipeg, pour venir s'enrôler. « Cela ne nous a pas incommodé outre mesure, dirent-ils, à leur arrivée, nous sommes habitués à pêcher par les températures les plus basses. Nous sommes prêts à tout.» Plusieurs, parmi les Peaux-Rouges qui se sont engagés volontaires, soit dans les forces américaines, soit dans l'armée canadienne, sont des hommes qui n'ont jamais quitté leur forêt ou leurs montagnes.

Au cours de la première guerre mondiale aussi, les volontaires Indiens se comportèrent héroïquement. Le soldat Joe Oklahombi, un Choctaw, couvrit 210 yards de terrain infesté de barbelés pour aller réduire au silence une mitrailleuse ennemie. Les Français furent tellement enthousiasmés par la bravoure du sergent O.W. Leader, un autre Peau-Rouge, qu'ils en firent le soldat type des Etats-Unis. Joe Young Hawk, fils d'un éclaireur de frontière, fut fait prisonnier par 5 Allemands. Il réussit à s'enfuir après avoir massacré trois de ses gardiens, en se servant seulement de ses mains.

Les Peaux-Rouges sont tous des tireurs d'élite. De plus, ils sont d'excellents éclaireurs et font de parfaits agents de liaison. Le Major-Général Clarence L. Tincker, commandant des forces aériennes des Etats-Unis à Hawaï, était un Indien de la tribu des Osage. Il périt en action au cours de la bataille de Midway. Après cette victoire remportée sur les Japonais, le Lieutenant-Général Delos C. Emmons déclara : « Parce que le Général Tincker ne voulait pas demander à ses subordonnés de prendre des risques qu'il n'était pas prêt à assumer luimême, il se désigna comme chef d'escadrille, pour une mission dangereuse de combat, exigeant un grand courage, une grande habileté et une expérience consommée. » Membre du conseil de la tribu des Osage, le Général Tincker était fier de son ascendance indienne.

RICHARD L. NEUBERGER.

(Asia and the Americas)

FEMINITES



COQUETTERIE QUAND MEME

Les femmes américaines qui travaillent dans les usines d'aviation des Etats-Unis sont considérées par beaucoup comme étant égales aux meilleurs ouvriers qualifiés. Entre leurs mains résident la sécurité et l'efficacité au combat des pilotes américains. De chaque tour de vis, chaque placement de rivet, dépend la vie de quelques aviateurs.

Dans les grandes usines Boeing où ces photos ont été prises, l'on voit un groupe d'ouvrières habillées d'un uniforme. Mais si leur costume les a quelque peu masculinisées, elles ont conservé, malgré les pantalons et les souliers sans talon, l'éternel charme féminin.

Tous les soirs

SOIGNEZ VOTRE BEAUTÉ

Si, chaque soir, avant de vous coucher, vous faites très minutieusement votre toilette, vous dormirez mieux et vous serez beaucoup plus jolie le lendemain. Prenez des habitudes : procédez toujours dans le même ordre et sans vous presser, cela détendra vos nerfs d'abord et vous prendra moins de temps ensuite.

Commencez par vous déshabiller tranquillement, passez une robe de chambre qui ne serre pas et brossez vos cheveux. Secouez assez vivement votre chevelure dans tous les sens. Ensuite, allez plus doucement, afin de pénétrer jusqu'au cuir chevelu, d'activer la circulation du sang et de vous éviter des migraines pénibles.

Ceci fait, nettoyez votre visage. Selon que votre peau est grasse ou sèche, vous mettrez d'abord la crème grasse et vous savonnerez ensuite avec un bon savon, ou bien vous utiliserez seulement la crème, vous l'ôterez avec une serviette à démaquillage et vous passerez ensuite un lait adoucissant.

Mettez une bonne crème sur vos mains et massez-les comme si vous enfiliez des gants imaginaires, graissez vos ongles soit avec une crème spéciale, soit avec la crème que vous employez pour votre visage, gardez une mince pellicule grasse sur vos ongles durant toute la nuit. Vous verrez combien, au bout de huit jours, ils seront plus beaux et, surtout, moins cassants.

Si vos lèvres ont tendance à se dessécher dans le cours de la journée, passez dessus un peu de pommade rosat. Buvez une tisane, couchez-vous et éteignez la lumière rapidement, vous dormirez mieux, et, le lendemain, vous serez plus fraîche et plus reposée que jamais.

Une fois par semaine environ, compliquez un peu votre toilette du soir. Après avoir bien nettoyé votre visage, appliquez largement une crème nourrissante et anti-rides que vous garderez pendant au moins une demi-heure. Profitez de ce moment-là pour prendre un bain prolongé. Il vous sera plus agréable que celui que vous prenez très rapidement le matin et il aura un effet particulièrement bienfaisant sur vos nerfs.

D'ailleurs, si vous vous accoutumiez à vous baigner le soir, vous dormiriez toujours mieux et, le lendemain, il vous suffirait de passer une éponge humide sur tout votre corps, puis de faire une rapide et vigoureuse friction à l'eau de Cologne, pour être tout de suite bien disposée et prête.

Après le bain, soignez vos pieds, limez vos ongles, changez le vernis si vous avez coutume d'en mettre, et graissez vos talons afin d'éviter les durillons et les ampoules.

Et, surtout, ayez assez de persévérance pour ne jamais renoncer à ces soins indispensables. Comme en toute chose, c'est seulement une application suivie de cette discipline — bien douce — qui pourra porter des fruits. C'est là une règle capitale qu'il ne faut pas oublier.

Ainsi soignée, votre beauté ne pourra que s'accroître considérablement.

VOTRE LINGE

Sachez le laver et le repasser

La lingerie, la délicate lingerie de soie, aux tons tendres, que nous aimons porter, doit être entretenue avec le plus grand soin.

Beaucoup de lectrices m'ont écrit pour me dire qu'elles préféraient s'occuper elles-mêmes de leur linge délicat, car les repasseurs et les laveuses l'abiment régulièrement.

Je trouve que c'est là une excellente idée et, pour celles qui veulent savoir comment s'y prendre pour mener à bien cette délicate opération, voici quelques filons indispensables à connaître :

Il faut laver la lingerie à l'eau tiède savonneuse, sans frotter, puis rincer parfaitement plusieurs fois de suite. Il est bon d'ajouter à la dernière eau de rinçage une cuillerée de vinaigre d'alcool.

S'il s'agit de soieries blanches, quelques gouttes d'eau oxygénée (toujours dans l'eau du rinçage) leur rendront la fraîcheur du neuf.

Laissez bien égoutter, puis, dans un linge bien propre, asséchez.

Lorsque le vêtement ainsi lavé ne sera plus que légèrement humide, il sera bon de le repasser immédiatement.

Veillez à ce que votre planche à repasser soit recouverte d'un linge très propre, la moindre trace douteuse pourrait causer une catastrophe.

Repassez chaque pièce à l'envers, avec un fer pas trop chaud. Faites bien attention, pas de coup de fer brutal dans le biais, repassez « droit fil », chaque fois que cela vous sera possible, pour ne pas déformer. Attention aussi aux « bordés », un coup de fer maladroit peut les découdre.

Si vos combinaisons ont une forme « soutien-gorge », donnez bien, au fer, la forme de la poitrine.

Avant de ranger votre lingerie, laissez-la suspendre à l'air un bon moment pour que toute l'humidité disparaisse. Ensuite, pliez chaque pièce avec précaution et rangez dans votre armoire. En agissant ainsi, vous aurez toujours des dessous nets et jolis.

POUR PARAITRE PLUS GRANDE

Qu'importe que vous soyez petite ? Nous connaissons toutes des femmes minuscules et qui pourtant paraissent grandes... Si vous vous êtes amusées à feuilleter un livre d'illusion d'optique, cela ne vous étonnera pas... Une femme peut avoir 1 m. 50 et ne pas paraître petite, si elle sait tirer parti de sa silhouette et de sa ligne.

J'ai groupé ici pour vous quelques règles d'esthétique que toute femme petite de taille ne devrait jamais enfreindre.

Ces soins vous feront paraître plus grande

1) Se coiffer en hauteur, en suivant la mode actuelle qui masse des boucles sur le haut de la tête, ce qui dégage les oreilles et découvre le front. Si vos boucles sont vraiment en hauteur, vous gagnerez facilement quelques centimètres de plus. Mais attention, n'exagérez rien, ne faites pas comme cette toute petite femme que j'ai vue dernièrement et qui avait l'air de promener une véritable tour sur sa tête...

2) Se maquiller légèrement : des cils englués de noir, des couleurs violentes sur les joues et les lèvres font paraître plus petite une femme déjà menue et lui donnent un faux air de poupée de cire.

3) Tenir la tête haute, non pas en pointant le menton vers le ciel, mais en rejetant les épaules bien en arrière, de façon à dégager la poitrine.

4) Veiller particulièrement à garder une silhouette mince, bien musclée mais sans un gramme de fausse graisse, qui est, d'ailleurs, toujours inutile. Pour éviter l'empâtement, pratiquez chaque matin des exercices de culture physique.

5) Porter des robes unies de préférence. Laissez les imprimés à celles qui ont une taille au-dessus de la moyenne. Pour vous, si les imprimés vous sont indispensables, choisissez des fleurs ou des dessins minuscules. Les rayures vous sont particulièrement recommandées, mais qu'elles soient toujours verticalement posées, le contraire vous raccourcirait encore plus.

6) Ne pas porter des talons exagérément hauts : cela vous ferait paraître ridicule car je ne connais pas de spectacle plus lamentable que celui d'une toute petite femme perchée sur d'énormes talons de 8 ou 9 centimètres. Des chaussures à talons Louis XV vous mettront en valeur et ajouteront quelques centimètres à votre taille sans rien enlever à votre équilibre physique.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Amoureuse plus que jamais »

De grâce, cessez donc de jouer à la « femme collante » avec ce jeune homme. Puisqu'il ne vous aime pas, faites un effort sur vous-même et arrangez-vous pour ne plus le voir. Croyez-vous qu'il soit dupe de votre jeu ? Il se rend parfaitement compte que vous l'attendez au coin de la rue. Sachez garder votre dignité en toute circonstance, n'oubliez pas que vous êtes une jeune fille et que vous avez une réputation à sauvegarder.

Nièce « Malheureuse »

Vous sauverez votre tapis en le traitant de la manière suivante : frottez-le d'abord avec un chiffon trempé dans de l'eau tiède dans laquelle vous aurez versé quelques gouttes de véritable eau de Javel. Laissez sécher à demi, puis saupoudrez de talc. Brossez le lendemain.

Nièce « Innocente ou bête ? »

Votre lettre m'a vraiment fait rire. Vous êtes une des jeunes filles les plus amusantes que je connaisse et c'est de grand cœur que je vous accepte dans ma grande famille de nièces. Mais non, ma chère amie, vous n'êtes ni innocente ni bête, et le fait de vouloir vous garder pour le grand amour et le Prince Charmant ne signifie pas du tout que vous êtes anormale. Demeurez ce que vous êtes à présent : une exquise jeune fille. Celui que vous aimerez vous en saura gré un jour...

Nièce « Jouvencelle de 20 ans trop dessalée pour son âge »

Vous pouvez avoir des camarades hommes et vous tenir quand même convenablement avec eux. Je n'aime pas beaucoup les familiarités qui existent entre les soi-disant « copains ». Le fait que l'on vous donne des claques, que vous fumez et buvez comme un homme n'ajoute pas à votre auréole, croyez-moi. Les hommes méprisent toujours un peu les « dessalées ».

Nièce « Ménagère »

J'ai au moins une vingtaine de nièces portant déjà ce pseudonyme, voulez-vous en trouver un autre la prochaine fois que vous m'écrirez ? Pour votre casserole émaillée, remplissez-la d'eau très chaude et ajoutez-y cinq gouttes de véritable eau de Javel, Laissez pendant deux ou trois minutes, puis rincez et nettoyez avec la poudre à récurer. L'odeur de « pourri » aura disparu comme par enchantement.

Nièce « Je ne veux plus vivre... à quoi bon ? »

Pourquoi vivre, me dites-vous ? Mais d'abord parce que vous avez 25 ans et que d'ici quelques semaines, vous aurez oublié cet homme qui vous a tant fait souffrir. Ensuite, parce que la vie vaut la peine d'être vécue. Elle nous apporte sans cesse du nouveau. Tous les hommes ne sont pas des « canailles » comme vous le prétendez. J'en connais, et plusieurs, qui sont des gentlemen et ne peineraient jamais une femme. Une autre fois choisissez mieux vos amis. Ceci pour vous éviter des déceptions futures.

Nièce « Hildegarde »

Pour votre mariage, je vous conseille un tailleur blanc, chaussures et chapeau blanc et bleu, gants et sac blancs, chemisette bleu pâle. Votre tailleur devra avoir des manches longues, pour l'église, mais rien ne vous empêche de les couper ensuite. Vos sœurs pourront porter du blanc, du bleu ou du rose.

Nièce « Poupette »

Il y a bien trois ans que je n'avais plus eu de vos nouvelles. J'ai été ravie d'apprendre que vous êtes mariée. Mais pourquoi vous plaignez-vous de votre vie actuelle ? Vous n'avez pas le droit de critiquer votre mari. Il a raison : vous devez quitter votre travail et vous consacrer à lui et à votre foyer. Cet homme a tout de même le droit de trouver un intérieur confortable quand il rentre chez lui après une journée fatigante. Pensez un peu plus à lui et un peu moins à vous. Ce n'est que justice.

Nièce « Laurencine »

L'aspiration du jus de citron par le nez est un antiseptique excellent agissant sur l'arrière-gorge et derrière les piliers du voile du palais. Ce moyen est excellent pour lutter contre un mal de gorge.

TANTE ANNE-MARIE



LES « GLAMAZONES »

Hollywood n'a pas trouvé de mots pour caractériser ces trois beautés, Helen O'Hara, Dunny Waters et Dorothy Ford, mesurant toutes trois 1 m. 80. Aussi, utilisant les préfixes de « charme » (glamour) et d'« amazone », il a créé pour elles le néologisme suggestif de « glamazone ».

NOS CONTES

DEMAIN

Des nombreux prisonniers qu'il avait connus en arrivant au camp de concentration, fort peu étaient encore vivants. De nouvelles figures, des étrangers, tous frères dans la souffrance, y étaient venus. De ceux-là aussi, beaucoup étaient morts ; d'autres (en petit nombre) étaient sortis, grâce à l'influence d'amis puissants ou à celle de l'argent ; ceux qui étaient restés, attendaient, attendaient. A chaque instant cette pensée leur était présente à l'esprit : Demain, peut-être même aujourd'hui, sonnerait l'heure de la délivrance.

Seul cet espoir aidait Otto à vivre. Il était jeune, fort et pouvait tout supporter. Certains prisonniers mouraient à leur arrivée au camp ; certains survivaient quelques semaines ; mais lui, il était là depuis 14 mois. C'est long. Il était arrivé en été et le soleil frappait sans pitié sur les crânes rasés des pensionnaires. Puis l'hiver avait passé et Hochwald où se trouve le camp, étant sur une hauteur, le froid avait été intense. Maintenant l'été, une fois de plus, cédait la place à l'automne et les feuilles jaunies tourbillonnaient dans le vent frais des montagnes. Durant tout ce temps, son cœur murmurait secrètement et pourtant avec une joie intime : « Demain, demain ».

— Eh, vous, là-bas !

— Oui, Monsieur. Otto enleva son bonnet et se redressa.

— Votre nom ?

— Otto Bellerman.

— On vous demande au bureau.

— Merci. Tout de suite ?

— Oui, tout de suite.

Quand le garde fut parti, il traversa la cour et se dirigea vers le bureau. Son cerveau travaillait fiévreusement : avait-il quelque chose à se reprocher ? Avait-il enfreint une des nombreuses règles du camp ? Ces longs mois de séjour forcé lui avaient appris à éviter les incidents et à passer la journée sans attirer l'attention sur lui. Aussi, la réponse à ses questions était-elle négative. Il ne voyait donc plus qu'une chose : il avait purgé sa peine et peut-être demain...

— Halte !

Il se décoiffa et s'arrêta brusquement.

— Vous traversez la cour, fit remarquer la sentinelle.

— Oui, Monsieur. J'ai ordre de me présenter au bureau.

— Très bien. Continuez.

Arrivé au bureau, Otto se mit au garde-à-vous. L'officier, un jeune homme de 22 ans, nommé Swartz, était assis derrière une table et fumait. Il lisait certains papiers. Au bout de 10 minutes, il leva les yeux et sans remuer les lèvres, dit :

— Venez ici.

Otto s'approcha.

— Votre nom ?

— Otto Bellerman.

— Bellerman, Bellerman, murmura-t-il en parcourant du doigt une liste de noms.

— Oui. Eh bien, vos parents ont enfin payé la caution. Au début ils ont trouvé le prix trop élevé, vous auriez pu quitter des semaines plus tôt. Enfin, ils se sont décidés maintenant et vous pouvez vous préparer à partir demain...

Son cœur battit à coups redoublés... Demain.

— Ils viendront vous chercher en auto, continua Swartz, mais vous devez d'abord vous faire examiner par le docteur.

— Oui, Monsieur.

— Allez à la clinique.

— Bien, Monsieur.

Otto s'inclina respectueusement, se courbant en deux et se dirigea vers la clinique. Là aussi il attendit qu'on lui adressât la parole pour parler. Le sang courait rapidement dans ses veines, lui donnant des fourmillements aux doigts. Les rapides battements de son cœur criaient intérieurement joyeusement : « demain, demain ». Une voix l'interpella : « Pourquoi êtes-vous ici, debout comme un mannequin ? Que voulez-vous ? »

— Demain, je pars... Je suis relâché. On m'a envoyé me faire examiner.

— Bien. Tout de suite.

Il se déshabilla et se présenta au médecin.

— Tournez-vous, ordonna celui-ci. Otto obéit.

— Hé ! Hé ! vous avez une cicatrice sur le dos !

— Oui, elle est tout à fait guérie. Excusez-moi, docteur, mais depuis des semaines, je ne la sens plus du tout.

— Oui. Vous ne la sentez plus, mais elle est là et vous connaissez la règle.

— Oui, Docteur.

— De quand date cette blessure ?

— Six semaines, Docteur. Elle serait tout à fait guérie s'il n'y avait pas eu ma ceinture. Dans un jour ou deux, elle ne paraîtra plus.

— Comment avez-vous été blessé ? demanda hardiment le médecin, comme s'il ne le savait pas. Otto se tut. Le docteur répéta lentement la question. A la fin, Otto répondit :

— Un accident.

— En êtes-vous sûr ?

— Oui, Docteur.

— Quel genre d'accident ?

— Dans la carrière. Nous y travaillions et un marteau est tombé sur mon dos.

— En êtes-vous sûr ?

« Oui » répondit Otto après une hésitation.

— Voulez-vous signer un papier reconnaissant cela ?

— Oui, Docteur.

— Très bien.

Otto respira profondément. Il était soulagé. Cette histoire d'accident avait été inventée de toutes pièces. La cicatrice était le résultat d'une cruelle flagellation. Mais, il le savait, personne ne pouvait être relâché avec une marque de torture sur le corps. C'est pourquoi il avait inventé cette histoire. Le médecin savait aussi que c'était un mensonge. Un document était prêt ; il le signa rapidement. Il se courba deux fois, très respectueusement : « Merci, docteur. Merci ».

— Sortez d'ici, cria grossièrement l'ordonnance. Comme il sortait de la chambre, il entendit le bonhomme chuchoter quelque chose au médecin. Ce devait être comique, car tous deux s'esclaffaient. Mais leur rire ne signifiait rien ; une seule chose comptait pour Otto : demain, il serait libre. Enfin, enfin. Demain.

Comme il entrait dans la baraque encombrée, les prisonniers levèrent les yeux. Il sourit et ils comprirent ; ils n'avaient pas besoin de mots pour se comprendre. Un des hommes s'approcha d'Otto avec précaution et s'agenouilla à ses côtés.

— Ecoute, Otto. Demain tu sors.

— Oui.

— J'ai une lettre. Je l'ai écrite secrètement.

— Non.

— Il faut qu'elle parvienne. Je vais te la donner. Cache-la n'importe où. Une fois dehors, jette-la dans la boîte postale.

— Non, je ne peux pas.

— Elle est adressée à ma femme. Peut-être que ses parents pourront m'aider s'ils savent où je suis.

Otto secoua la tête.

— Ne dis pas non. Ceci représente tout pour moi.

— Mais je ne peux pas le faire. Ce n'est pas possible.

— Personne ne le saura.

— Ils vont me fouiller. Ils trouvent la lettre et... Depuis combien de temps es-tu là ?

— 5 semaines.

— Et moi, depuis 14 mois.

— Oui, je sais.

— Et à cause de ta lettre, tu veux que je risque...

— Non, non. Je pensais seulement...

— Je l'aurais prise, mais il y a trop de risque et demain... Tu ne sais pas combien j'ai attendu ce jour, combien j'ai souffert. Mais j'ai tout enduré grâce à cette pensée. Tu n'as pas le droit de me demander de risquer ma chance... Tiens, écoute. Donne-moi son nom et son adresse et j'irai lui porter le message le plus tôt possible. Le prisonnier approuva l'idée.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Anna Hess. Elle habite au no. 31 Prince Karl Strasse.

— Je vais le répéter. Et il redit lentement le nom et l'adresse.

— C'est exact.

— Tu ferais mieux de détruire la lettre, car la peine...

— Oui. Mais tu n'oublieras pas.

— Non, sur mon honneur.

Le prisonnier serra fortement la main d'Otto et ses yeux se remplirent de larmes. Otto regarda au loin et murmura : « 31, Prince Karl Strasse. Anna Hess ».

— Rejoins-la le plus tôt possible, n'est-ce pas ?

— Bien.

— Que Dieu te bénisse et nous accorde la vie jusqu'au jour où...

— Demain, demain. Je vous souhaite à tous la même chose.

Deux autres internés le chargèrent de commissions pour leur famille. Il enferma soigneusement les noms dans sa mémoire : Marie Eimer et Michel Zev. Demain, il sera fouillé mais on ne trouvera rien sur lui. Cette pensée le fit sourire et il ferma les yeux. Mais il ne put dormir. Une douce voix murmurait à son oreille et dans son cœur : « Demain, demain. » Demain est si proche et si loin ! Si au moins il pouvait dormir, les heures de la nuit passeraient vite. Mais le sommeil le fuyait. Trop de joie lui remplissait l'âme. Une à une, il comptait les heures, les minutes qui le séparaient du jour. Enfin, l'aube parut. Tout le monde dormait encore. Il se leva, ouvrit la porte et regarda la lumière. Il devait attendre patiemment. Petit à petit, tout le monde fut debout, le petit déjeuner rapidement avalé. Quelques internés vinrent lui dire adieu et Otto leur souhaita de voir le jour où ils sortiraient de ce camp... « Et » ajouta-t-il « n'oubliez pas de mettre en garde les nouveaux venus contre la barrière, même s'ils sont appelés par un des gardes. Combien sont morts au début à cause de cette sinistre plaisanterie si chère au cœur de ces...» Il ne prononça pas le dernier mot. Les hommes passèrent en une file, devant lui, pour aller travailler. Otto les regarda et se sentit légèrement honteux de ce grand privilège échu à lui et pas aux autres. Il était dans la cour. Il s'assit sur les marches de la baraque et attendit. On sortit le tuyau de la pompe à incendie ; aussitôt il se déshabilla et se mit au garde-à-vous. Bientôt, le puissant jet d'eau glacée fut lancé sur lui. Il s'ébroua pour se sécher, les prisonniers n'avaient pas droit à une serviette. Une dizaine de minutes plus tard, habillé d'un costume beaucoup trop large pour lui, il se présenta au bureau. On lui posa un ridicule chapeau tyrolien sur la tête. Il attendit une heure et demie l'arrivée de l'officier et la permission de partir. Durant ce temps, il s'imagina la surprise de ses parents en le voyant. Il les avait quittés avec des cheveux noirs ; maintenant, ils étaient tout blancs. Il avancerait lentement pour ne pas les effrayer. Puis il leur sourirait et alors, ils le reconnaîtraient. Il tendait l'oreille, essayant de percevoir le bruit d'une auto. Swartz arriva enfin.

— Oh, dit-il, je vois que vous êtes prêt.

Le prisonnier s'inclina respectueusement.

— Vous êtes pressé de partir. Il y a d'abord certaines formalités à remplir. Venez ici.

Otto s'approcha du bureau et se tint au garde-à-vous.

— On vous a donné un fort joli chapeau.

— Oui, Monsieur. Merci.

— Vous devrez vous taire, une fois dehors.

— Oui, Monsieur.

— Quoi, oui Monsieur ?

— Je n'ouvrirai pas ma bouche.

— Si vous dites un mot, vous reviendrez et alors que Dieu vous protège.

— Oui, Monsieur.

— Comprenez-vous ?

— Oui, Monsieur.

Otto promit, une fois de plus, de ne rien dire.

— Voilà le papier vous donnant la permission de quitter le camp. Serrez-le dans vos mains et tenez-vous près de la porte.

— Merci, Monsieur.

Il se tint au garde-à-vous et attendit. Il se remémora tous les noms, puis il s'imagina sa conversation avec eux. « Ils sont tous vivants ; mais pour l'amour du Ciel, si vous allez les voir, ne vous approchez pas de la grille. Les soldats vous appellent et quand vous êtes tout près, ils vous tirent dessus. C'est une distraction chère au camp, car les gardes s'ennuient. Beaucoup sont morts ainsi, mais votre mari est vivant, je vous le jure ».

— Redressez-vous, cria une voix.

— Oui, Monsieur, répondit Otto, obéissant à l'ordre. Ses muscles, ses os lui faisaient mal, ses mains étaient blanches et exsangues : depuis plus de quatre heures il n'avait pas bougé. Il se tenait droit et attendait ; ils étaient en retard, mais il était sûr de leur arrivée prochaine. Ses pensées devinrent de moins en moins nettes. Il répondait à ses parents comme s'ils avaient été là et l'avaient questionné : « Le premier choc est terrible. Mais à la longue on finit par s'habituer, ce n'est plus aussi dur. Et seule la pensée, la grande espérance vous permet de vivre : demain ». Un bourdonnement remplit ses oreilles. Il sentit ses pieds flageoler.

— Tenez-vous droit.

Otto entendit et se redressa. Il se répétait les noms inlassablement, de peur de les oublier : « Anna Hess, Marie Eimer et Michel Zev ».

Il était encore là, debout à 4 heures de l'après-midi. Un groupe de soldats entra ; ils s'installèrent pour jouer aux cartes.

— Il a attendu toute la journée qu'on vienne le chercher, fit remarquer tout haut le jeune officier Swartz. Mais personne n'est venu. Dommage. Ils n'en veulent plus, les siens même l'ont renié.

Un son léger traversa les lèvres d'Otto.

— Qu'avez-vous dit ? demanda l'officier.

— Rien, Monsieur.

— Ainsi, vous allez partir. Pourquoi ne viennent-ils pas vous chercher ?

— Je ne sais pas.

— Jolie famille que la vôtre. Garde-à-vous. Redressez-vous.

— Oui, Monsieur.

— Alors, vous croyez qu'ils vont venir encore ? Vous êtes prêt à rentrer chez vous bien habillé, avec un beau chapeau de fantaisie, vous avez un papier entre les mains. Ils ont payé pour vous relâcher, pensez-vous. Ce fut un beau jour, n'est-ce pas ? Beau temps pour une promenade en limousine. Et vous tenez le papier bien serré dans vos mains, croyant que c'est un laissez-passer pour sortir Attention, tenez-le bien. Redressez-vous.

Son corps oscilla. Ses jambes se dérobaient sous lui. Il ouvrit le papier. C'était une feuille blanche. Toute la journée, il avait tenu une feuille blanche bien serrée entre ses doigts rigides. Aucune voiture ne viendrait le prendre pour l'amener à la maison. C'était une plaisanterie. Tout tourna autour de lui. Il tomba par terre, incapable de se tenir une seconde de plus debout.

— Levez-vous. Levez-vous, bâtard, ordonna un des gardes et il lui donna un coup de pied. Otto se releva et une fois de plus essaya de se mettre au garde-à-vous.

— Donnez-moi les lettres cachées sur vous, commanda Swartz.

— Je n'en ai aucune.

— Aucune ? Ils écrivent tous secrètement et vous ont sûrement remis leurs missives.

— Non, Monsieur. Je n'en ai pas.

— Enlevez vos habits. Fouillez-les.

Lentement, il se dévêtit. Un des gardes fouilla les vêtements, mais ne trouva rien. Son costume de prisonnier était par terre. Il l'enfila.

— Venez ici. Vous avez eu de la veine ; mais que cela vous serve de leçon, vous parlez trop. Et n'adressez pas de recommandations aux nouveaux venus. Maintenant, retournez au camp.

— Oui, Monsieur. Il sortit dans la cour. L'air frais du soir emplit ses poumons ; il vit les montagnes vertes à travers les grillages de la barrière. Cela avait été une si belle journée. Il pensait combien ce serait agréable s'il pouvait fermer les yeux et avancer vers la grille, la mitrailleuse fonctionnerait automatiquement et alors, il s'endormirait profondément, calmement et la fatigue de ses membres disparaîtrait doucement. Mais son cœur battait faiblement et semblait murmurer un désir plus puissant que la vie, plus puissant même que la mort. Ses pieds le portèrent machinalement devant la porte de l'écurie et plusieurs hommes sortirent pour le soutenir. Il les regarda avec des yeux ronds. Oui, c'était une plaisanterie, une cruelle plaisanterie. Les mots étaient inutiles, ils avaient lu sa détresse dans son regard. Ses lèvres sourirent, car tout au fond de lui-même, son cœur faible et las battait doucement au rythme des mots : DEMAIN. DEMAIN.

MANUEL KOMROFF

(Traduit de l'anglais)

SOLUTIONS

PHOTOS-DEVINETTES
BARBES

1. *La vie de Louis Pasteur.* — 2. *La vie d'Emile Zola.* — 3. *L'Equipage (version américaine).* — 4. *Arsène Lupin.* — 5. *Svengali.*

LA FLEUR

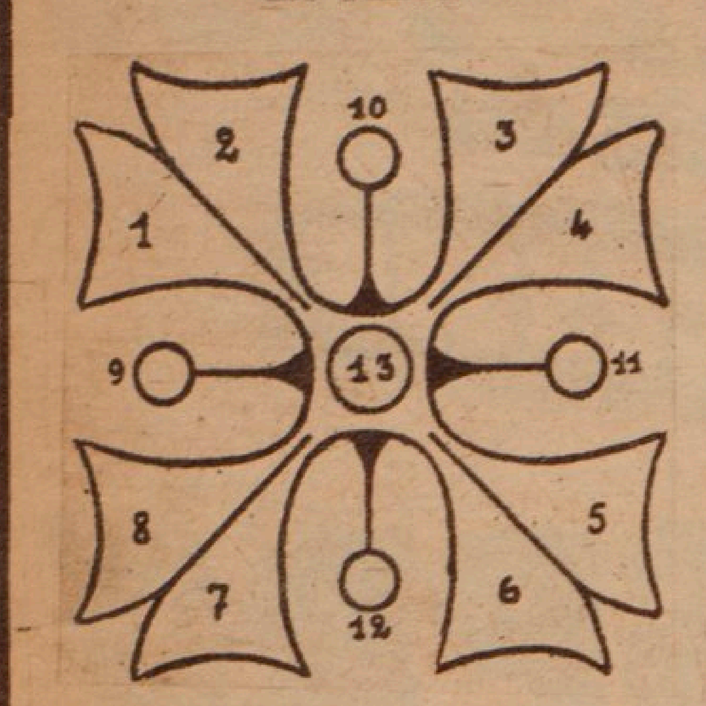
1-9-8 *Saccade* — 1-13-5 *Saccage* — 2-10-3 *Estime* — 2-13-6 *Escale* 3-13-7 *Macaron* — 4-11-5 *Rodage* — 4-13-8 *Rocade* — 7-12-6 *Rondelle.*





DELASSONS-NOUS...

LA FLEUR



Les cases numérotées recevront chacune une syllabe, et ces treize syllabes formeront huit mots de trois syllabes définis ci-dessous.

1- 9-8 Brusque et irrégulier.
1-13-5 Met à sac.
2-10-3 Eut de la considération.
2-13-6 Arrêt dans une traversée.
3-13-7 Pâtisserie.
4-11-5 On le fait subir à un moteur neuf.
4-13-8 Route stratégique.
7-12-6 Tranche de saucisson.

ILLUSIONS D'OPTIQUE

Les lignes AB et CD paraissent courbées ; elles sont droites.

A B C D

Les deux grands traits sont droits. Ne semblent-ils pas courbés au centre ?

Regardez fixement l'étoile noire du carré de gauche en comptant lentement jusqu'à 50. Puis regardez le carré de droite. Vous verrez apparaître l'étoile en blanc sur fond gris.

SAGESSE

Tel événement qui vous désespère peut vous conduire au bonheur.
Mme de PUISIEUX.

Puis viendra l'aurore, écartant les [voiles,
Eveillant aux bois lumières et [chansons,
L'aube au rire frais, l'aube aux [blancs frissons,
Qui fait aux cieux d'or pâlir les [étoiles.
A. RIVOIRE.

L'ORIGINE DE LA LOTERIE

L'origine de la loterie est fort ancienne, mais, en France, ce ne fut que vers 1533 qu'elle fit son apparition, importée par François 1er à son retour d'Italie. Ces jeux de hasard se dénommaient alors *bianques* ou *blanques*. Sous le règne de Louis XIV, on songea à les utiliser afin de remplir les caisses de l'Etat. En 1776, le Conseil d'Etat supprimait toutes les loteries particulières et créait la « Loterie royale de France ». Supprimée en 1793, rétablie sous le Directoire, cette loterie officielle disparut de nouveau en 1836. Elle est ressuscitée de nos jours sous le nom de Loterie nationale.

RIONS

— Moi, mon cher, quand j'étais soldat, je faisais partie d'un régiment d'élite. Le meilleur du corps d'armée ! Nous manœuvrions comme un seul homme. Quand nous faisions « arme sur l'épaule », on entendait exactement : « un, deux, trois ! »

— Eh bien, moi, dans mon régiment, quand nous exécutions le même mouvement, on entendait exactement : « un, deux, drelin... drelin... drelin... »

— Comment ? Où allez-vous chercher ces drelin... drelin ?...

— Les médailles, mon cher ; les médailles...

●

Le Bourreau (au condamné à mort). — Quelle est votre dernière volonté ?

Le Condamné. — Je veux apprendre l'anglais !

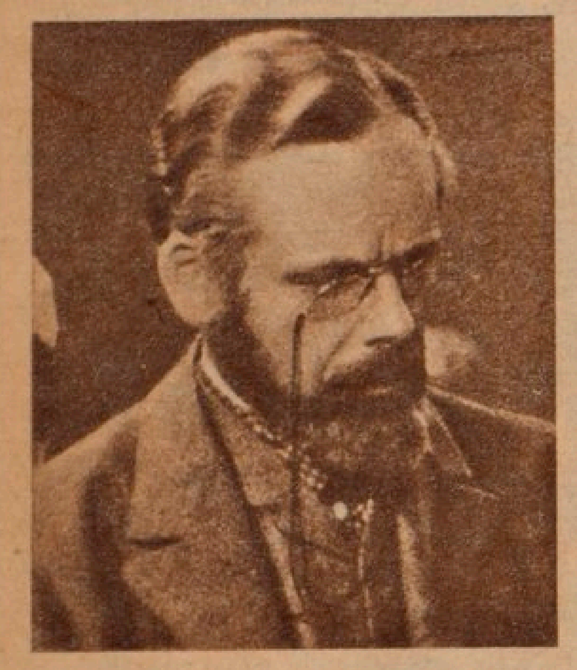
●

— Il paraît que vous m'avez comparé à un âne ?
— C'est exact.
— Eh bien ! Je m'attends à des excuses !
— Amenez-moi l'âne ; je m'excuserai auprès de lui.

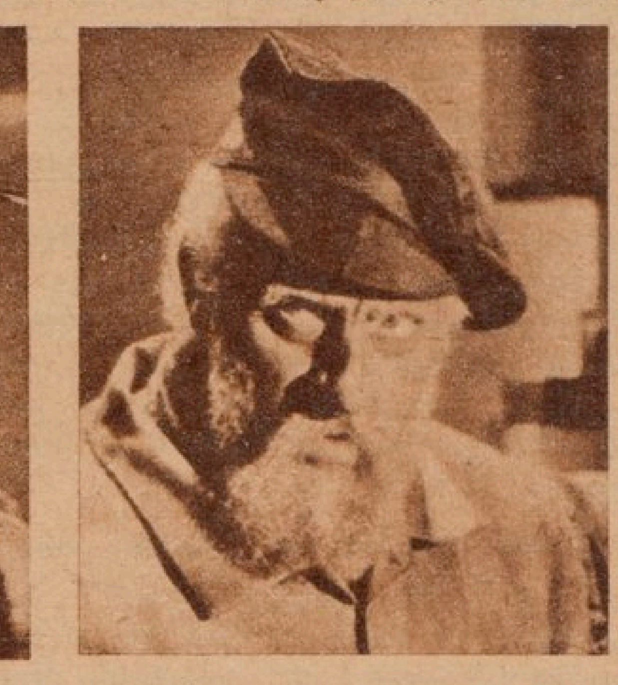
●

Le Professeur. — Quel est le futur du verbe bâiller ?

L'Elève. — Je dors, tu dors, il dort.





PHOTOS-DEVINETTES

Ces cinq photos représentent deux acteurs célèbres pour leurs rôles de composition. Les trois premiers maquillages sont de Paul Muni dans (1)... (2)... (3)... Les deux derniers sont de John Barrymore dans (4)... (5)...

Votre nom ?...

PRENOMS FEMININS (S)

SARAH : *de l'hébreu. Veut dire : « une princesse ».*
SOPHIE : *du grec : « sagesse ».*
STELLA : *veut dire : « étoile ». Celle qui porte ce nom brillera sur son entourage.*
SUZANNE : *de l'hébreu : « lis ». Symbole de pureté.*
SYLVIE : *du latin. Veut dire : « une personne qui vit dans les bois ». Aime la solitude et la belle nature.*

(U)

URSULE : *du latin : « ourson ».*

(V)

VERA : *du latin : « vérité ». Pleine de franchise et de bonté.*
VICTORINE ou VICTORIA : *du latin : « un conquérant ».*
VIRGINIE : *du latin : « vierge ».*

(Z)

ZOE : *du grec : Veut dire : « vie ». Pleine de vie et d'enthousiasme.*

PRENOMS MASCULINS (S)

SALOMON : *de l'hébreu : « Pacifique ».*
SAMSON : *de l'hébreu : « un petit fils ».*
SAMUEL : *de l'hébreu : « exaucé de Dieu ».*
SEBASTIEN : *aime les honneurs et les louanges.*
SIMON : *de l'hébreu : « obéissant ». Se laisse dominer par les autres.*
SYLVESTRE : *du latin : « rustique ». Aimera la nature et la vie au grand air.*

(T)

THEODORE : *du grec : « don de Dieu ».*
THOMAS ou TOM : *d'origine hébraïque, signifiant : « jumeau ».*

(V)

VALENTIN : *du latin : « puissant ».*
VICTOR : *du latin : « conquérant ». Nature conquérante et dominatrice.*

(W)

WILLIAM : *d'origine teutonne. Prendra les autres sous sa protection.*

(Z)

ZACHARY : *de l'hébreu : « Dieu s'est souvenu ».*

FIN

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)